BnF Gallica

Ossian, chants galliques traduits en vers français par E.-P. de St Ferréol

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Ossian (auteur supposé). Auteur du texte. Ossian, chants galliques traduits en vers français par E.-P. de St Ferréol. 1825.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L 369

OSSIAN

CHANTS GALLIQUES

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS,

Par E. P. de Saint-Ferréol.

L'ébranlement que les chants Ossianiques causent à l'imagination, dispose la pensée aux méditations les plus profondes.

Mad. DE STAEL.

PARIS

CAUSETTE, LIBRAIRE,

RUE CHRISTINE, N. 2.

1825.

Y

OSSIAN

CHANTS GALLIQUES.

Y # 6491.
A + fa.
Y n 136

Se trouve

CHEZ { DELAUNAY, / PONTHIEU, } Libraires, au Palais-Royal.

C.

PARIS. —IMPRIMERIE DE G. DOYEN,
rue Saint-Jacques, n. 38.

OSSIAN

CHANTS GALLIQUES

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS,

PAR E. P. DE S^T. FERRÉOL.

L'ébranlement que les chants Ossianiques causent à l'imagination, dispose la pensée aux méditations les plus profondes.

Mad. DE STAEL



BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS

CAUSETTE, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE, N° 2.

—

1825.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il n'entre point dans nos idées, et peut-être seroit-il inutile d'occuper encore les esprits de la fameuse querelle qui s'éleva sur l'authenticité des poésies d'Ossian, à l'époque où Macpherson publia, pour la première fois, le résultat de ses recherches dans les montagnes d'Ecosse. Ce point de controverse, soutenu de part et d'autre avec tant de chaleur et d'habileté, nous paroît aujourd'hui à peu près éclairci, et la dissertation de Ginguené est sans contredit le résumé le plus clair et le plus impartial de ce grand procès littéraire. On convient assez généralement qu'Ossian n'est point un être idéal, et que les poèmes publiés sous son nom lui

appartiennent en effet. Mais s'il a été difficile d'établir leur authenticité, il l'étoit bien plus encore de s'accorder sur la réalité de leur mérite. La première de ces questions a pu se résoudre par l'examen des faits sur lesquels elle s'appuyoit, la seconde est loin d'offrir des résultats aussi positifs. Les questions de goût et de sentiment ne sont guère susceptibles d'une démonstration rigoureuse, il s'y mêle trop de vague et d'arbitraire; peut-être même ce vice inhérent à leur nature fait-il en partie leur charme, et les rend-il d'autant plus attrayantes, qu'il paroît ouvrir à l'esprit de critique un champ plus vaste, et laisser toutes ses illusions à l'amour-propre. Faut-il donc s'étonner qu'Ossian, considéré sous le rapport littéraire, ait été l'objet d'opinions si diverses, si contradictoires, et qu'au nombre de ses juges, il n'ait compté, le plus souvent, que d'aveugles dé-

tracteurs ou d'imprudents enthousiastes? En butte à leurs exagérations perpétuelles, et tour à tour exalté par les uns ou rabaissé par les autres avec aussi peu d'équité que de mesure, le Barde calédonien semble avoir épuisé la critique et la louange. Tel sera toujours le sort de ces hommes privilégiés que la nature créa pour dominer leurs semblables par l'ascendant d'un génie sublime, et jusque dans ses écarts, plein de force et d'originalité. Plus l'impression qu'ils ont produite aura été vive et profonde, et plus l'admiration ou le blâme se prononceront avec énergie. Ce double sentiment qu'ils excitent participe en quelque sorte de la nature de leurs conceptions. L'ame fortement émue par un mélange extraordinaire de beautés et de défauts, se passionne pour ou contre, et il lui devient impossible de s'arrêter dans les bornes d'une froide impartialité. Le temps peut

seul calmer les esprits en les éclairant; le temps, ce juge suprême des opinions, les pèse, les compare, et les rectifie l'une par l'autre. Il signale les erreurs, détruit les préventions, justifie les éloges, et soumettant le génie à la dernière comme à la plus sûre des épreuves, lui marque la place qu'il doit occuper, et l'y maintient à jamais.

Ossian n'a point encore vu, du moins en France, se lever pour lui le jour de la justice. Peu goûté parmi nous, mais accueilli avec enthousiasme par nos voisins, il a reçu en Allemagne, en Italie et en Espagne, l'hommage le plus flatteur, dans les belles traductions d'Harold (*), d'Ortez et de Césarotti. Ce dernier surtout, interprète aussi brillant que fidèle, s'est acquis une immense célébrité, et son ouvrage est regardé, avec

(*) Il existe une autre traduction Allemande des poésies d'Ossian, par M. de Stolberg. Hambourg, 1806.

raison, comme le chef-d'œuvre du genre. La langue italienne, quoique susceptible de se prêter à toutes les formes de style, semblait cependant peu propre par sa mollesse et sa douceur à reproduire l'âpreté sauvage et les beautés mâles d'Ossian. Retrempée pour ainsi dire par le génie de Césarotti, elle a pris sous sa plume un nouveau caractère, ou plutôt elle a retrouvé cette précision énergique, cette gravité majestueuse, oubliées depuis long-temps, et s'est enrichie d'une foule de tours hardis, d'expressions neuves et pittoresques. Grâce à son habile traducteur, Ossian plus admiré à mesure qu'il étoit mieux senti, a obtenu en Italie un succès constant et populaire. C'étoit sans doute dans la patrie des arts et des lettres, et chez une nation aussi avide de leurs jouissances, qu'Ossian devoit trouver un plus grand nombre de partisans. C'est là surtout

qu'on s'est plu à admirer la richesse de son imagination, le grandiose de son style, sa touche sombre et vigoureuse, et la fierté de pinceau qui le caractérise. Pouvoit-on rester insensible au charme de ces compositions irrégulières, il est vrai, mais remarquables par la couleur locale, l'énergie de l'expression, le sublime des sentiments et des images, et l'art infini avec lequel le Barde, courbé sous le poids des ans et du malheur, oppose son état passé à sa situation présente, et mêle au récit des exploits de ses héros, le souvenir si touchant de ses propres infortunes? Ossian est le poète du cœur : la mélancolie profonde dont ses ouvrages sont empreints le rendra toujours cher aux imaginations tendres et rêveuses. Ce n'est pas pour plaire qu'il chante, c'est pour adoucir l'amertume de ses regrets. Aveugle, resté seul dans une terre sauvage et sous un ciel

rigoureux, il déplore son abandon et la perte de ses amis. Le deuil de la nature dont il aime à s'environner prépare merveilleusement les ames aux sentiments graves et douloureux; ses plaintes arrachent des larmes, et l'émotion qu'on éprouve est d'autant plus vive, qu'il la partage lui-même, et sait la rendre avec une force et une vérité d'expression inimitables.

Quel que soit au reste son mérite poétique, c'est principalement du côté moral qu'Ossian nous semble digne d'être envisagé. On peut affirmer que, sous ce rapport, nul poète de l'antiquité ne sauroit lui être comparé. Sa supériorité a paru même si évidente à ses détracteurs, qu'elle est devenue entre leurs mains l'arme la plus redoutable qu'on eût encore employée contre lui. Refusant d'admettre que le chef d'une nation à demi barbare ait pu avoir sur la vertu des idées

si pures, si relevées, si sublimes, et qu'il soit l'auteur de ces poèmes où respire tant de grandeur d'ame et de véritable héroïsme, ils ont prétendu y reconnoître une main plus moderne, et l'influence d'une religion qu'Osssian ne fit cependant qu'entrevoir. Sans nous arrêter à combattre des objections déjà réfutées par le docteur Blair (*), bornons-nous à dire que si, dans l'ensemble de la composition, Ossian, reste inférieur aux grands poètes de Rome et d'Athènes, il est au moins leur égal dans certaines parties, et que le caractère de Fingal le met peut-être au-dessus de tout.

Il y auroit sans doute de la maladresse et de l'injustice à ne présenter qu'un côté des objets, et à passer indistinctement sous silence toutes les critiques qu'on a faites d'Ossian. Il en est de fondées, mais les plus

(*) Critical dissertation on the poems of Ossian.

judicieuses ne sont pas toujours exemptes d'exagération, et l'esprit de parti ne s'y fait encore que trop sentir. Il faut l'avouer, c'est surtout en France qu'on s'est plu à relever avec une extrême sévérité, ce que la manière d'Ossian peut avoir de défectueux. Une critique malveillante a même eu recours au ridicule pour frapper des coups plus sûrs, et tout ouvrage, justement décrié par la couleur uniforme du style, le vide des pensées, l'expression fausse des sentiments, et l'abus du genre descriptif, s'est appelé, parmi nous, *composition Ossianique*. N'eût-il pas été plus équitable en jugeant ce poète de se reporter au siècle où il a vécu, et d'examiner s'il étoit possible qu'à cette époque, et chez un peuple encore dans l'enfance de la société, ses idées fussent plus variées, plus étendues, et ses compositions plus régulières? Ne devoit-on pas

en même temps qu'on signaloit ses fautes dans l'intérêt de l'art, rendre justice à cette foule de beautés neuves et originales dont ses ouvrages étincellent, et apprécier surtout avec impartialité l'influence de ces derniers sur notre littérature, et les richesses poétiques qu'ils offrent à notre langue? Le résultat d'un examen fait dans cet esprit eût tourné, nous osons le croire, à l'avantage d'Ossian. Telle est au reste l'opinion de quelques hommes de lettres distingués qui, ne partageant pas d'injustes préventions, ont jugé le chantre de Fingal digne de leurs veilles, et se sont efforcés avec plus ou moins de bonheur de le naturaliser parmi nous. A leur tête il convient de placer MM. Baour-Lormian et Chénier. Le premier, prêtant au Barde calédonien le secours d'une versification toujours élégante et harmonieuse, nous a donné d'un poète

si éminemment lyrique une idée beaucoup plus juste que ne pouvoit le faire la traduction en prose de Letourneur. On regrette seulement qu'il n'ait pas cherché à reproduire son modèle avec plus de fidélité. *Les Poésies galliques* sont en effet moins une traduction qu'une imitation charmante que Buffon eût appelée volontiers *une belle création*. Pourquoi M. Baour-Lormian semble-t-il avoir dédaigné de faire pour la France ce que Césarotti a exécuté avec tant de succès pour l'Italie. Une bonne traduction d'Ossian manque donc à notre littérature; mais certes il est plus aisé d'apercevoir que de remplir cette lacune. Qu'il nous soit permis toutefois de recommander à la bienveillance du public les essais d'un littérateur qui, plein d'enthousiasme pour Ossian, a cherché à transporter dans notre langue quelques-uns de ses plus beaux

poèmes. Puissent les amis des lettres lui savoir gré de ses efforts, et nous encourager par leur suffrage à donner bientôt une suite à cette première publication!

HYMNE AU SOLEIL.

Hymne au Soleil.

(CARTHON.)

Roi du monde, ô soleil, dont le front glorieux [1],
Dans les plaines de l'air s'arrondit à nos yeux,
Pareil au bouclier qui protégeoit mon père,
D'où jaillit de tes feux la brûlante lumière?
Couronné de splendeur, tu parois... et soudain
Les innombrables sœurs de l'astre du matin
Ont voilé devant toi leurs têtes virginales.
La lune pâle et froide, aux mers occidentales
Fuyant de tes regards l'éclat majestueux,
Se plonge, à ton aspect, sous les flots écumeux.
Seul tu remplis du ciel la voûte solitaire [2]:

Qui pourroit, ô soleil, marcher dans ta carrière ?
Le sapin orgueilleux tombe du haut des monts ;
Le mont vaincu du temps croule dans les vallons [3] :
Tour à tour la mer sombre et s'élève et s'abaisse ;
L'astre inégal des nuits fuit et revient sans cesse :
Toi seul, toujours le même, et respecté des ans,
Tu t'applaudis au sein de tes feux triomphants.
Quand l'air siffle obscurci par les bruyants orages,
Quand la foudre éclatante ébranle les nuages,
Tu sors tranquille et fier de leurs flancs ténébreux [4],
Tu ris de la tempête, et tu calmes les cieux.

Mais hélas ! vainement tu frappes ma paupière.
Le vieillard de Selma ne voit plus ta lumière,
Soit que vers l'Orient, dans ton rapide essor,
Flotte au loin sur l'azur ta chevelure d'or ;
Soit que près de t'ouvrir le sein des mers profondes,
Aux portes d'Occident tu trembles sur les ondes.
Mais peut-être, ô soleil, peut-être ainsi que moi
Tu dois subir du temps l'inexorable loi :
Peut-être que plongé dans une ombre éternelle,
Insensible à la voix de l'astre qui t'appelle,
Et le front dépouillé de tes vives clartés,
Tu dormiras un jour dans les cieux attristés.

Sois donc fier, ô soleil, sois fier de ta jeunesse.
Sous le poids de ses maux, la débile vieillesse
Languit, morne, et pareille à ce rayon mourant
Que la fille des nuits sur les eaux du torrent
Epanche à travers l'ombre, alors que les nuages
Déchirés dans les airs par le vent des orages,
Laissent voir à demi son front silencieux :
Un humide brouillard enveloppe les cieux ;
Le Nord siffle et mugit, et respirant à peine
Le voyageur frissonne égaré dans la plaine.

CROMA.

SUJET.

Touché des plaintes de Malvina qui pleure la mort d'Oscar, son amant, Ossian, pour adoucir ses regrets, lui raconte les exploits de sa jeunesse dans une expédition qu'il entreprit par ordre de Fingal, en faveur de Crothar, roi de Croma, en Irlande. Crothar étoit vieux, aveugle, et son fils trop jeune encore ne pouvoit le défendre. Rothmar, chef de Tromlo, crut devoir profiter de l'occasion favorable pour s'agrandir à ses dépens. Il fondit sur le petit royaume de Crothar. Ce dernier, hors d'état de combattre, implora le secours de Fingal, qui lui envoya son fils Ossian; mais avant l'arrivée d'Ossian, Fovar-Gormo, fils de Crothar, ayant attaqué le chef de Tromlo, fut tué par lui dans le combat, et ses troupes dispersées. Ossian arrive, recommence la guerre, défait et tue Rothmar; et, ayant ainsi délivré Croma de tous ses ennemis, il retourne triomphant en Ecosse.

Le poëme s'ouvre par le chant de douleur de Malvina.

Croma.

MALVINA.

C'étoit la voix d'Oscar... Hélas ! trop rarement
Dans mes songes heureux, son image chérie
Vient de mes noirs chagrins adoucir le tourment,
Et charmer ma vue attendrie.

Ouvrez, ouvrez vos palais glorieux,
Ancêtres de Toscar, rois des bruyants orages,
Ouvrez vos portes de nuages,
Malvina va bientôt se montrer à vos yeux.
Messagère de mort, une voix gémissante,
Vers vous dans mon sommeil a semblé m'appeler ;

Et sur ma bouche frémissante,
Je sens mon ame languissante
Déjà près de s'exhaler.

Pourquoi du lac d'azur, quittant les bords humides,
Venir, ô vent jaloux, troubler mon doux repos?
Ton aile a retenti sous ces verts arbrisseaux,
Et fait fuir mes songes rapides.
Mais j'ai vu mon aimable Oscar;
Je t'ai vu, cher objet de ma douleur amère:
Au gré de la brise légère
Flottoit ta robe de brouillard.
Sur ses plis le soleil, du sein des vapeurs sombres,
Lançoit par intervalle un rayon passager;
Et tels que l'or de l'étranger,
Ils étinceloient dans les ombres.

C'étoit la voix d'Oscar... hélas! trop rarement
Dans mes songes heureux son image chérie
Vient de mes noirs chagrins adoucir le tourment,
Et charmer ma vue attendrie.

O toi que vainement appelle mon amour,
Seul, tu remplis ce cœur fidèle:

Mes soupirs au lever du jour,
Déplorent ta perte cruelle ;
Et quand la nuit humide enveloppe les cieux,
Et rafraîchit le sein de la terre embrasée,
Des pleurs baignent encor mes yeux,
Et coulent avec la rosée.

Tendre arbuste paré de verdure et de fleurs,
J'inclinois sur ton front mon timide feuillage :
Mais ta mort, cher Oscar, comme un brûlant orage
A séché mes rameaux, et flétri mes couleurs.
En vain le doux printemps de ses eaux bienfaisantes,
Dans le creux des vallons, sur le flanc des coteaux,
A rajeuni les bois, et les fleurs, et les plantes,
Ma tige n'a poussé ni feuilles ni rameaux.

Témoins de ma douleur plaintive et solitaire,
Les vierges de Lutha, dans le palais des rois,
Pressoient à mes côtés la harpe sous leurs doigts.
Hélas ! rien de mes maux ne pouvoit me distraire...
Eh quoi ! pour ton amant, me disoient ces Beautés,
A d'éternels regrets tu condamnes tes charmes !
Brilloit-il tel qu'un astre à tes yeux enchantés ?
Je ne répondois point, mais je versois des larmes.

OSSIAN.

O fille de Lutha, que tes tendres accents
Plaisent à mon oreille, et ravissent mes sens !
Ah ! lorsque sur tes yeux, de pleurs encor humides,
Descendoit le sommeil au bruit des flots rapides,
Des Bardes expirés le chœur mélodieux
T'est sans doute apparu dans la voûte des cieux :
Oui, lorsque du chevreuil abandonnant la trace,
Tu dormois sur la mousse au retour de la chasse,
Leur voix s'est fait entendre, et de ses sons touchants
La plaintive harmonie a passé dans tes chants.
Tes chants, ô Malvina, tes chants sont pleins de charmes ;
Mais ils navrent mon ame et m'arrachent des larmes.
Quand l'affreux désespoir ne flétrit point le cœur,
Dans la tristesse même il est quelque douceur :
Mais hélas ! l'homme en proie au chagrin redoutable
Voit bientôt de ses jours le terme déplorable.
Il passe, ô Malvina, comme la fleur des champs
Sur qui l'astre des cieux lança ses traits brûlants
Alors que, sans défense à ses feux exposée,
Elle penchoit sa tête humide de rosée.
Sèche, sèche tes pleurs, fille aimable, ma voix
Va chanter ma jeunesse et mes premiers exploits.

Fingal a commandé, j'obéis, et sur l'onde [3]
Déjà fuit loin du bord la voile vagabonde.
De la verte Inisfail j'ai revu les coteaux [4],
Et Croma dans sa baie accueille mes vaisseaux.
Du palais de Clothar, fameux par son courage [5],
Les orgueilleuses tours s'élèvent sur la plage.
Clothar brilla jadis au milieu des combats,
Mais l'âge maintenant affoiblissoit son bras.
D'un facile succès nourrissant l'espérance,
Romar vint attaquer un vieillard sans défense.
Fingal l'apprit; Fingal enflammé de fureur
Voulut que, m'opposant au perfide oppresseur,
J'allasse de Clothar secourir la foiblesse,
Et venger un héros l'ami de sa jeunesse.

Du rivage des mers aux portes du palais,
Me précède, en chantant, le Barde de la paix.
J'arrive; environné des armes de ses pères,
Clothar étoit assis dans les salles guerrières.
La nuit couvroit ses yeux; ses longs cheveux flottants [6]
Entouroient le bâton soutien de ses vieux ans,
Et sa tremblante voix, sous ces dômes antiques,
Murmuroit du passé les chants mélancoliques.
Au bruit retentissant de nos armes d'airain,

Il tressaille, se lève; et, me tendant la main,
Du rejeton des rois il bénit la jeunesse.
« Ossian, me dit-il, l'odieuse vieillesse
A terrassé ma force et désarmé mon bras.
Oh! puissé-je lever le glaive des combats,
Ainsi qu'au jour fameux où Fingal sur sa trace
Me vit, près de Strutha, signaler mon audace.
Fingal éclipsoit tout de son éclat vainqueur;
Mais quelque gloire aussi couronna ma valeur.
Charmé de mes exploits, ce monarque intrépide,
De Calthar abattu par sa lance homicide,
Suspendit à mon bras l'immense bouclier.
En vois-tu, sur ces murs, étinceler l'acier?
Clothar ne le voit plus .... mais d'un père indomptable
As-tu, jeune Ossian, la vigueur redoutable?
Donne, donne ton bras. » J'obéis à ses vœux;
Il le touche, et des pleurs s'échappent de ses yeux.
« Mon fils, j'aime, dit-il, la vigueur qui t'anime,
Mais tu n'égales pas ton père magnanime.
Eh! qui pourroit jamais égaler ce héros!
Qu'on prépare la fête, et que vos chants rivaux
S'unissent en ce jour aux transports de ma joie,
Bardes, c'est un héros que Fingal nous envoie. »
Il dit; les fils des chants commencent leurs concerts,

Et leur gaîté bruyante éclate dans les airs.
Passagère gaîté, qui, d'un voile infidèle,
Couvre les noirs chagrins que leur ame recèle;
Ainsi l'astre des nuits, de ses rayons douteux
Blanchit les flancs obscurs du brouillard orageux.
Bientôt succède aux chants un lugubre silence.
Alors, d'un cœur navré soulageant la souffrance,
Le roi parle, et ses yeux n'ont point versé de pleurs,
Mais de fréquents soupirs trahissent ses douleurs.
« Fils de Fingal, tu vois quelle sombre tristesse
Règne dans mon palais et flétrit ma vieillesse.
Ah! je n'étois point triste, alors qu'autour de moi
Se pressoient mes guerriers aux fêtes de leur roi.
Mon cœur de l'étranger chérissoit la présence,
Quand brilloit dans ces murs un fils plein de vaillance.
Mais il a disparu cet astre radieux;
Hélas! il s'est éteint dans l'éclat de ses feux.
Par un horrible coup, privé de la lumière,
Mon fils, mon fils est mort en défendant son père.
« Chef de Tromlo, Romar, apprit qu'en mon palais
Une éternelle nuit de ses voiles épais
Avoit couvert mes yeux, et que sur ces murailles,
Oisive, reposoit la lance des batailles.
Soudain l'ambition s'allumant dans son cœur,

Vers ces bords il accourt ; et son glaive vainqueur
Se baigne dans le sang de mes peuples fidèles.
Furieux, je saisis les armes paternelles ;
Mais, aveugle et tremblant, que pouvoit un vieillard ?
Au sein de mon palais je marchois au hasard.
Des pleurs mouilloient mes yeux ; ma plaintive tristesse
Rappeloit à grands cris les jours de ma jeunesse,
Ces beaux jours où j'allois, plein d'un brûlant transport,
Combattre et triompher dans les champs de la mort.
« Honneur de mes vieux ans, et l'espoir de ma race,
Mon fils entre au palais au retour de la chasse.
Il brilloit dans sa fleur, et jeune encor, son bras
Ne s'étoit point armé du glaive des combats ;
Mais son ame étoit grande et le feu du courage
Enflammoit ses regards et son noble visage.
Il vit mon désespoir, et mes pas chancelants ;
J'entendis ses soupirs et ses gémissements.
« O mon père, dit-il, d'où naît cette tristesse ?
Sans doute que tes pleurs accusent ma foiblesse.
Tu crains, hélas ! tu crains de n'avoir point de fils
Qui te puisse venger de tes fiers ennemis.
Ah ! je redoute peu leur fureur menaçante.
Mon bras a fait l'essai de sa force naissante ;
Déjà dans les forêts j'ai courbé l'arc pesant,

Et j'arrache au fourreau le glaive étincelant.
Permets, roi de Croma, permets que mon courage,
De ce lâche Romar ose affronter la rage ;
Permets que je m'élance au devant de ses pas ;
Je sens brûler mon cœur de la soif des combats. »
Cours le vaincre, ô mon fils, mais au sein des alarmes
Que mes braves héros te couvrent de leurs armes :
Reviens chargé de gloire ; et si mes tristes yeux
Ne peuvent contempler ton front victorieux,
Que le bruit triomphant de ta marche guerrière
Réjouisse du moins l'oreille de ton père.
Il part, combat, et meurt... le féroce Romar
Prêt à trancher les jours d'un malheureux vieillard,
A la tête des siens rapidement s'avance,
Et le sang de mon fils ruisselle sur sa lance. »

« Aux armes ! m'écriai-je, amis, il n'est point temps
De s'occuper de fête en ces cruels instants ;
Marchons. » Soudain le glaive en mes mains étincelle ;
Mes yeux lancent l'éclair, et mon peuple fidèle
A ce signal accourt, avide de combats.

Dans l'ombre de la nuit, précipitant mes pas,
Je franchis les coteaux hérissés de bruyère.

Bientôt dans l'Orient reparoît la lumière :
Alors à nos regards s'offre un étroit vallon
Qu'arrose dans sa course un torrent vagabond.
Du superbe Romar, sur ses rives bruyantes,
S'élevoient les guerriers aux armes éclatantes.
Nous fondîmes sur eux, enflammés de courroux [7] ;
Ils fuirent, et leur chef expira sous mes coups.
Le soleil entouré des vapeurs qu'il colore,
Aux portes d'Occident ne brilloit point encore
Quand mon bras vint offrir au généreux Clothar
Le bouclier sanglant du farouche Romar.
Le vieux roi le toucha de sa main vénérable,
Et sentit s'alléger la douleur qui l'accable.

Cependant les guerriers accourus au palais
Epanchent à l'envi la coupe de la paix.
Dans ses murs spacieux dix harpes retentissent ;
Cinq Bardes renommés à leurs accords s'unissent.
De ces fils des concerts l'harmonieuse voix [8],
D'Ossian, tour à tour, célébroit les exploits ;
La harpe, à leurs accents, répond par intervalle,
Et leur ame de feu dans leurs hymnes s'exhale.
Un peuple entier se mêle à ces transports joyeux :
Le retour de la paix combloit enfin ses vœux.

La nuit vint mettre un terme à sa bruyante ivresse ;
Mais le jour renaissant ramena l'allégresse.
De son glaive ennemi, nul insolent guerrier
Dans l'ombre, à nos regards, ne fit luire l'acier.
Tous les cœurs rassurés se livroient à la joie ;
De la sanglante mort Romar étoit la proie.

Le peuple, au digne fils de son roi malheureux
Eleva dans la plaine un tombeau glorieux ;
Et ma voix, du héros triste objet de nos larmes,
Chanta le sort fatal, la jeunesse et les charmes.
Son père étoit présent ; mais l'excès de ses maux
N'arrachoit au vieillard ni plaintes ni sanglots.
Sur le corps de son fils, sa main foible et tremblante
Cherchoit du fer cruel la blessure récente.
Vers le cœur il la trouve, et, tressaillant soudain,
Sur son front généreux l'allégresse se peint.
« Fils de Fingal, mon fils trahi par son courage
N'est point tombé sans gloire au milieu du carnage.
Le héros n'a point fui. Non, non, dans les combats
Il a cherché sans crainte et bravé le trépas.
Heureux qui, jeune encore, aux champs de la victoire [9]
Meurt, lorsqu'autour de lui tout parle de sa gloire !
De lâches ennemis ne le verront jamais

Languir, courbé des ans, au fond de son palais.
Ils n'outrageront pas de leur joie insolente
Et ses cheveux blanchis et sa main défaillante.
Dans les hymnes du Barde il échappe à la mort,
Et la vierge sensible a pleuré sur son sort.
Mais hélas! le vieillard consumé de tristesse
Sent croître chaque jour ses maux et sa foiblesse.
Il vit encore, il vit, et déjà dans l'oubli
L'éclat de ses hauts faits expire enseveli.
Inconnu, délaissé, sans honneur il succombe.
Aucun fils ne gémit incliné sur sa tombe.
On insulte à sa mort, et la pierre du deuil,
Sans larmes est posée auprès de son cercueil.
Heureux, heureux qui meurt aux champs de la victoire,
Jeune encor, le front ceint des rayons de la gloire! »

LE CHAR DE CUTHULLIN.

TE QUIVE DE COLLETTE

Le Char de Cuthullin.

(FINGAL, chant I.)

« Rassemblez, chefs d'Erin, rassemblez sous mes yeux [1],
Près du char des combats, vos guerriers valeureux.
Digne sang des héros, que votre ame intrépide
Se réjouisse au bruit de ma course rapide :
Que trois lances d'airain brillent à mes côtés :
Suivez dans leur essor mes coursiers indomptés [2].
L'aspect de ces guerriers armés pour sa querelle
Va remplir Cuthullin d'une audace nouvelle,

A l'heure des périls, quand la nuit du combat
De ma brillante épée obscurcira l'éclat. »

Tel des flancs du Cromla couronné de nuages [3]
Tombe et roule un torrent grossi par les orages,
Alors que la tempête enveloppe le mont,
Et que la sombre nuit s'épaissit sur son front;
Les fantômes des morts accourus sur la terre [4]
Mêlent leur voix lugubre aux éclats du tonnerre :
Tels plus fiers, plus bruyants et plus impétueux,
S'élancent d'Inisfail les enfants belliqueux.
A leur tête, et pareil à l'énorme baleine
Que suivent tous les flots de la liquide plaine,
Leur chef audacieux déployant sa valeur
Verse au sein des guerriers sa généreuse ardeur;
Tel un fleuve sorti de ses grottes profondes
Dans les champs submergés précipite ses ondes.

Du creux de la vallée, un bruit sourd et lointain [5]
Est porté par les vents aux guerriers de Loclin.
Swaran fait retentir son bouclier immense :
Il appelle; à sa voix le fils d'Arno s'avance.
« Quel bruit, dit le héros, s'élève dans les airs [6],
Et du penchant des monts, vers la rive des mers

Se prolonge et s'étend, pareil au sourd murmure
Des insectes du soir errants sur la verdure?
Est-ce des fils d'Erin la frémissante voix,
Ou le souffle du Nord qui gronde dans les bois?
Tel mugit le Gormal, avant que sur la plage [7]
S'amoncellent les flots soulevés par l'orage.
Cours, fils léger d'Arno, gravis le flanc des monts,
Et jette tes regards dans les sombres vallons. »

Arno part, et revient éperdu, hors d'haleine :
Ses yeux avec effroi se tournent vers la plaine ;
Son cœur ému palpite, et lents, entrecoupés,
Sont les foibles accents de sa bouche échappés.

« Lève-toi, fils des mers ; descendu des montagnes [8]
Un torrent d'ennemis inonde les campagnes.
Le char de ton rival superbe et menaçant,
Ce char impétueux, ce char retentissant,
Tel qu'un feu destructeur, sur l'aride bruyère
Roule rapidement dans des flots de poussière.
Ainsi roule la vague en son bruyant essor,
Ainsi, sur les coteaux roule un nuage d'or.
Ses flancs brillent couverts de pierres radieuses ;
Telle, pendant l'horreur des nuits tempêtueuses,

Quand les vents irrités bouleversent les eaux ,
La mer sombre étincelle autour de nos vaisseaux.
L'os léger, l'if poli , forment du char rapide
Et le siége superbe et le timon solide.
Ses bords sont hérissés de dards , de javelots ,
Et le centre est foulé par les pieds des héros.
Sur la droite un coursier, enfant de la colline ,
A l'épaisse crinière , à la vaste poitrine ,
Souffle , hennit , écume , et d'un pied bondissant
Frappe à coups redoublés le sol retentissant.
Pareils à ces vapeurs que chasse la tempête ,
Ses crins flottent épars et volent sur sa tête ;
Son nom est Sifadda. Son farouche rival ,
Que les fils de l'épée appellent Dusronal ,
A la gauche du char dressant sa tête altière ,
Terrible , l'œil en feu , dévore la carrière.
De flexibles liens enlacés avec art
Suspendent dans les airs et balancent le char.
Des freins dorés jaillit une écume sanglante.
Les rênes des coursiers où la pierre éclatante
Aux regards éblouis brille de mille feux ,
Serpentent mollement sur leurs flancs généreux.
Dans leur course fougueuse ils glissent sur les plaines
Plus légers que les vents aux sifflantes haleines ;

Plus forts que l'aigle altier, qui du sommet des monts
Sur le daim fugitif s'abat dans les vallons ;
Plus bruyants que le Nord, quand ses rapides ailes
Effleurent du Gormal les neiges éternelles.

Sur le char est assis le vaillant Cuthullin [9],
Rejeton de Sémo, chef des tribus d'Erin,
Enfant impétueux de la guerre sanglante.
Sa joue a de mon arc la couleur éclatante.
De leurs épais sourcils ombragés et couverts
Ses yeux dardent au loin d'homicides éclairs.
Sa longue chevelure, au gré des vents errante,
S'agite sur sa tête en flamme étincelante,
Lorsqu'un dard à la main, dans son fougueux transport,
Il se penche en avant prêt à lancer la mort.
Fuis, souverain des mers, échappe à sa vengeance,
Fuis ; tel que l'ouragan, dans la plaine il s'avance. »

LES CHANTS DE SELMA.

SUJET.

Conformément à un ancien usage dont la tradition nous a conservé le souvenir, les rois de la Calédonie réunissoient chaque année les chefs de leurs tribus, dans une fête solennelle, où les Bardes rivaux s'empressoient de venir faire entendre leurs chants. Ce poëme nous offre le tableau fidèle d'un de ces concours annuels et nationaux, si propres à entretenir l'héroïsme du courage dans l'ame des guerriers, et l'émulation du talent parmi les chantres de leurs exploits.

Les Chants de Selma.

(*) Compagne de la nuit, que j'aime ta lumière !
Dans le vaste Occident tu parois la première ;
Ton front calme et serein sort du nuage obscur,
Et tes pas dans les airs s'impriment sur l'azur.
O de la nuit aimable et timide compagne,
Que cherchent tes regards errants sur la campagne?
Les vents tumultueux n'agitent plus les airs :

(*) Invocation à l'étoile du soir.

On n'entend que le bruit du torrent des déserts
Qui roule, écume, gronde, et fuyant dans les ombres,
Sur les rochers lointains brise ses vagues sombres.
L'insecte ailé du soir égaré dans les champs
Remplit les bois muets de ses bourdonnements.
O de la nuit aimable et timide compagne,
Que cherchent tes regards errants sur la campagne?
Mais je te vois sourire, et, près de t'éclipser,
Vers la profonde mer lentement t'abaisser.
De joie à ton aspect la mer bondit, murmure
Et baigne dans ses flots ta blonde chevelure.
Adieu, fille des airs, astre silencieux,
Que mon génie éteint se rallume à tes feux!
Oui, je le sens renaître en sa force première,
Et son éclat succède à ta douce lumière.
Je vois sur le Lora se rassembler encor [1]
Les belliqueux amis que me ravit la mort.
Fingal environné de leur foule intrépide,
Fingal paroît, semblable à la colonne humide
Du brouillard suspendu sur l'abîme des flots.
A ses pieds sont assis les Bardes mes rivaux;
Le vénérable Ullin, ce roi de l'harmonie [2],
Ryno fier de son mâle et sublime génie [3],
Alpin, le grave Alpin, renommé par ses chants [4],

Et la sœur de Morar aux accords si touchants [5].
Que vos traits sont changés, amis chers et fidèles !
Depuis ces jours heureux, ces fêtes solennelles,
Où, près du fils des rois, dans Selma réunis,
De la harpe et du chant nous disputions le prix ;
Pareils aux vents légers qui, sortis des montagnes,
Murmurent au printemps sur les vertes campagnes,
Et courbent tour à tour d'un souffle caressant
L'herbe tendre, et des bois le feuillage naissant.

Ce fut alors qu'on vit, dans l'éclat de ses charmes,
Triste, et baissant ses yeux où rouloient quelques larmes,
Minona s'avancer au milieu des héros.
La brise qui frémit sur la rive des eaux,
Dans l'or de ses cheveux soufflant par intervalles,
Dispersoit mollement leurs boucles virginales.
Les guerriers de Morven sentirent dans leur cœur [6]
Aux accents de sa voix descendre la douleur.
Souvent s'étoit offert à leur vue attendrie
Le tombeau de Salgar, et de sa jeune amie.
Sur la colline assise, et seule avec sa voix,
Elle attendoit Salgar qui du milieu des bois
Promit avant la nuit de retourner vers elle ;
Mais la nuit dans les cieux étend déjà son aile :

Salgar ne revient point, Colma pleure ; écoutez
Sa plainte douloureuse aux échos attristés.

COLMA.

Il est nuit ; seule hélas ! délaissée et tremblante [1],
J'erre au penchant du mont que l'orage tourmente.
Au sein des bois touffus j'entends gronder les vents ;
Dans le creux des rochers rugissent les torrents.
Point d'asile pour moi : délaissée et tremblante,
J'erre au penchant du mont que l'orage tourmente.

O lune, des brouillards perce le voile obscur ;
Flambeaux des nuits, brillez dans la voûte d'azur :
Que de vos feux amis la clarté tutélaire
Guide mes pas errants vers l'antre solitaire
Où, las d'épouvanter les hôtes des forêts,
Mon amant, loin du jour, vient respirer le frais,
Et dort environné de ses armes fidèles,
Et des chiens haletants qui veillent autour d'elles.
Malheureuse ! ah ! faut-il que je reste en ces lieux,
Abandonnée au bord du torrent furieux !
Le torrent gronde et roule à travers la campagne ;
Le vent impétueux ébranle la montagne.
J'écoute, le bruit croît et redouble à l'entour,

Et je ne puis ouïr la voix de mon amour.
Salgar, cher protecteur qu'implore ma jeunesse,
Ah! pourquoi différer de remplir ta promesse?
C'est ici le rocher, et l'arbre, et le torrent;
Ici, d'un prompt retour tu me fis le serment.
Hélas! où donc es-tu?... Pour toi j'ai fui mon père;
Pour toi seul j'ai bravé la vengeance d'un frère.
De nos cruels parents les cœurs sont désunis;
Mais nous, Salgar, mais nous, sommes-nous ennemis?

Cesse, ô vent, sois touché de ma douleur profonde.
Suspends quelques instants le fracas de ton onde,
O torrent! que Salgar égaré dans les bois,
De la triste Colma puisse entendre la voix.
Salgar! mon cher Salgar! c'est Colma qui t'appelle;
Viens, ah! viens retrouver ton amante fidèle.
C'est ici le rocher, et l'arbre, et le torrent,
Ici, Colma gémit; ici, Colma t'attend;
Qui peut te retenir? — Vainqueur des noirs orages,
L'astre des nuits se lève et chasse les nuages.
L'onde au loin resplendit de l'éclat de ses feux:
La cime des rochers se dévoile à mes yeux;
Mais je ne le vois pas gravir leurs flancs humides.
Je n'entends pas le cri de ses dogues rapides,

De son prochain retour fidèle avant-coureur ;
Et je reste en ces lieux , seule avec ma douleur.

Qui sont ces deux guerriers couchés sur la bruyère?
Seroit-ce , ah ! j'en frémis ! mon amant et mon frère?
Mes amis , levez-vous , parlez , oh ! parlez-moi !
Ils se taisent tous deux... Je frissonne d'effroi...
Ciel ! que vois-je? ils sont morts... Près d'eux est leur épée
D'un sang noir et fumant encor toute trempée.
Ah ! mon frère , ah ! pourquoi de l'amant de ta sœur
Ton bras impitoyable a-t-il percé le cœur?
Et toi , Salgar, et toi , ce glaive sanguinaire
Pourquoi l'as-tu plongé dans le sein de mon frère?
Tous deux vous m'étiez chers ! et que dirai-je hélas !
Pour honorer votre ombre au delà du trépas?
O Salgar, ta beauté n'avoit pas de rivale ;
Mon frère , ta valeur ne connut point d'égale.
Parlez, parlez, ô vous que tendrement j'aimois ;
Hélas ! ils sont muets , et muets pour jamais.
Leur front pâle est couvert d'une nuit éternelle ,
Et le froid de la mort glace leur main cruelle.

Ombres de mes amis errantes dans les airs ,
De la cime des monts , du haut des rocs déserts ,

Répondez à Colma ; son ame désolée
Vous entendra sans crainte et sera consolée.
Quels lieux habitez-vous? En quels antres secrets
Vous trouverai-je , amis , l'objet de mes regrets ?
Hélas ! j'écoute en vain... Leur voix foible et plaintive,
Leur voix ne frappe pas mon oreille attentive ;
Aucun son qui se mêle au bruit sourd des torrents
N'arrive jusqu'à moi sur les ailes des vents.

Seule, et le cœur en proie aux regrets, aux alarmes,
J'attends ici le jour, dans le deuil , dans les larmes.
Venez , amis des morts , venez sur le coteau
De ces infortunés élever le tombeau ;
Mais ne le fermez pas qu'une sœur éplorée ,
Qu'une amante éperdue , hélas ! n'y soit entrée.
Tels qu'un songe, mes jours se sont évanouis :
Qu'attendrois-je? et pourquoi survivre à mes amis ?
Je dormirai près d'eux, sous l'herbe verdoyante ,
Au murmure des eaux de la roche bruyante.
Quand la vapeur du soir obscurcira les monts,
Quand les vents siffleront dans leurs antres profonds ,
Sur ces bords désolés mon ombre solitaire
Viendra pleurer la mort d'un amant et d'un frère.
De son humble cabane au vaste sein des bois ,

Le chasseur entendra les accents de ma voix.
Ils plairont ces accents à son ame attristée,
De crainte et de plaisir tour à tour agitée,
Car ma voix sera douce en plaignant mon malheur,
Et le funeste sort des amis de mon cœur.

Ainsi le front couvert d'une rougeur aimable,
Charmant de nos guerriers l'élite redoutable,
Minona soupiroit ses chants mélodieux,
Et des pleurs pour Colma s'échappoient de nos yeux.
Ullin prit à son tour la harpe gémissante;
Sa voix du noble Alpin redit l'hymne touchante:
Alpin par ses accents jadis étoit fameux;
Et l'ame de Ryno fut un rayon des cieux.
Mais alors sous la tombe, au milieu des ténèbres,
Se taisoient à jamais ces deux chantres célèbres.
Fatigué de la chasse, et pressant son retour,
Ullin dans la forêt les entendit un jour:
Tous deux pleuroient ce chef ami de la victoire [8],
Morar, le plus vaillant des enfants de la gloire.
Il avoit ta grande ame, ô généreux Fingal,
Et du glaive d'Oscar son glaive étoit rival.
Mais il périt... sa mort accabla son vieux père.
Minona remplit l'air de sa douleur amère:

Les yeux de Minona, la plus tendre des sœurs,
Au malheureux Morar donnèrent mille pleurs.
D'un souvenir cruel l'ame encor poursuivie,
Fuyant des chants d'Ullin la plaintive harmonie,
Triste, elle s'éloigna... Telle on voit dans les cieux,
Au premier sifflement des vents impétueux,
La fille de la nuit prévoyant les orages,
Cacher son front brillant dans le sein des nuages.
L'œil fixé sur Ullin, je m'assis, et mes doigts
Sur la harpe sonore accompagnoient sa voix.

RYNO.

Le vent tombe; avec lui s'éloignent les tempêtes,
Et le milieu du jour est calme sur nos têtes.
Les nuages épars voltigent dans les airs;
Le soleil sur le flanc des coteaux toujours verts
Epanche avec amour sa lumière incertaine,
Et le ruisseau d'azur murmure dans la plaine.
De ton onde, ô ruisseau, j'aime le bruit flatteur;
Mais la voix que j'entends est plus douce à mon cœur.
J'entends la voix d'Alpin qui gémit et qui pleure
Ses amis descendus dans l'étroite demeure.
L'âge a courbé son front de rides sillonné;
Les yeux rouges de pleurs, le Barde infortuné

Erre autour des tombeaux sur la colline sombre.
Alpin, pourquoi chercher la solitude et l'ombre?
Pourquoi, l'ame livrée à d'éternels regrets,
Gémir comme le vent au milieu des forêts,
Comme le flot des mers qui, poussé vers la rive,
Roule et vient expirer sur la grève plaintive?

ALPIN.

Mes pleurs sont pour les morts; mes funèbres accents
Consolent des tombeaux les hôtes gémissants.
Debout, levant au ciel une tête hautaine,
Le plus beau, le plus fier des enfants de la plaine,
Tu t'applaudis, jeune homme; et cependant un jour
Tu dois, comme Morar, descendre au noir séjour.
Un jour te pleurera le chasseur des montagnes;
Oublié pour jamais dans tes vastes campagnes,
Tu dormiras sous l'herbe, et ton arc détendu
Aux murs de ton palais vieillira suspendu.

Plus léger que le cerf au sein de la bruyère,
Plus terrible que l'astre à l'ardente crinière,
Tu volois, ô Morar, dans le champ des combats.
Ton glaive étoit l'éclair messager du trépas;
Ta voix retentissoit au milieu du carnage,

Comme un torrent gonflé des tributs de l'orage ;
Comme un tonnerre sourd prolongé dans les airs,
Par les échos lointains des sauvages déserts.
Mille et mille guerriers sous les coups de ta lance
Périssoient consumés des feux de ta vengeance.
Mais lorsque des combats tu revenois vainqueur,
Que ton front redoutable étoit plein de douceur!
Tel sourit le soleil triomphant des tempêtes ;
Ainsi l'astre des nuits se lève sur nos têtes :
Tel brille calme et pur un lac silencieux ,
Quand le souffle des vents est muet dans les cieux.
Et maintenant , hélas! que ton humble demeure
Paroît étroite et sombre à l'ami qui te pleure !
O toi qui fus si grand ! je mesure en trois pas
Cette tombe où tu dors dans la nuit du trépas.
Quatre pierres sans art , que la mousse a voilées ,
Parlent seules de toi dans nos tristes vallées.
Un arbre dépouillé de son feuillage vert ,
L'herbe haute qui croît sur le tertre désert ,
Indiquent au chasseur la demeure funèbre
Où descendit si jeune un guerrier si célèbre!
Cher Morar, tu n'es plus ; et, mêlant leurs douleurs,
Ta mère inconsolable , et ton amante en pleurs ,
Ne viendront point gémir sur ta froide poussière ;

Celle qui t'enfanta ne voit plus la lumière,
Et la mort a frappé la fille de Morglan.
Quel est donc ce vieillard qui, d'un pas chancelant,
Sur un bâton noueux se traînant avec peine,
L'œil de larmes rougi, s'avance dans la plaine?
L'âge a ridé son front et blanchi ses cheveux.
C'est ton père, ô Morar, ton père malheureux,
Privé du seul appui qu'espéroit sa vieillesse.
Au bruit de tes exploits, transporté d'allégresse
Il se faisoit redire, et tes sanglants combats,
Et nos fiers ennemis dispersés par ton bras.
Vieillard infortuné, tu fus loin de t'attendre
Que tes larmes un jour couleroient sur sa cendre!
Pleure, pleure ton fils; mais ô pleurs superflus!
Inutiles regrets! ce fils ne t'entend plus.
Les morts dorment, hélas! d'un sommeil invincible,
Et bien loin sous la terre est leur couche paisible.
Oui, Morar a vécu: tes plaintes et tes cris
Ne sauroient, ô vieillard, ranimer ses esprits.
Ah! quand viendra le jour, de sa douce lumière,
Dans l'étroite demeure, entr'ouvrir sa paupière!
Adieu, vaillant Morar, le premier des héros!
Les champs de la victoire où tu fus sans rivaux
Ne te reverront plus signaler ton courage:

Adieu, les hauts sapins, dans la forêt sauvage,
Ne réfléchiront plus sur leurs feuillages verts,
De tes armes d'airain les rapides éclairs.
Tu n'as point eu de fils qui rappelle ta gloire :
Mais Alpin de l'oubli sauvera ta mémoire;
Et sur l'aile des chants, aux siècles à venir,
Volera de Morar l'immortel souvenir.

A ces accents plaintifs nos soupirs se mêlèrent;
Mais c'est toi, toi surtout, dont les larmes coulèrent,
Noble Armin; de ton fils expirant dans sa fleur
Le souvenir s'éveille et déchire ton cœur.
Assis à ses côtés, Calmor vit sa tristesse.
« Quel noir chagrin, dit-il, accable ta vieillesse?
Pourquoi ces pleurs, Armin? Les chants mélodieux
Devroient-ils irriter tes regrets douloureux?
Les chants flattent l'oreille, et leur douce harmonie
Porte l'oubli des maux dans notre ame attendrie,
Pareille à la vapeur qui des lacs azurés
S'élève, et se répand sur les champs altérés,
Verse aux fleurs des vallons la féconde rosée,
Et tempère les feux de la terre embrasée,
Jusqu'à l'heure où, le jour perçant l'obscure nuit,
Aux rayons du soleil elle s'évanouit.

O toi, le compagnon, l'ami de ma jeunesse,
Pourquoi livrer ton ame à la sombre tristesse? »

ARMIN.

Oui, Calmor, je suis triste, et de vaines douleurs
Ne sont point en ce jour la cause de mes pleurs.
Calmor, tu n'as perdu ni ton fils ni ta fille.
Aimables rejetons d'une illustre famille,
Anira, cette vierge aux traits si gracieux,
Et le vaillant Colgar, fleurissent sous tes yeux.
Ils fleurissent... mais seul, déplorant sa disgrâce,
Armin languit et meurt le dernier de sa race.
O ma fille, ô Daura, de quel sommeil tu dors!
Qu'elle est froide ta couche au noir séjour des morts!
Quand t'éveilleras-tu? Quand ton malheureux père
Entendra-t-il la voix d'une fille si chère?
Levez-vous, vents d'automne, et du sommet des monts
Soufflez avec fureur dans les sombres vallons :
Torrents impétueux, précipitez vos ondes ;
Mugissez, ouragans, dans les forêts profondes.
Roule, roule à travers les nuages mouvants,
O lune! et de leur sein déchiré par les vents,
Viens à mes tristes yeux montrer par intervalle
Ton front mélancolique, et ta lumière pâle.

Rappelle cette nuit, nuit horrible ! où je vis
Tomber tous mes enfants à mes larmes ravis ;
Cette nuit où, frappant et mon fils et ma fille,
La mort inexorable éteignit ma famille.

Charme de mes vieux ans, tu brillois, ô Daura,
Comme l'astre du soir sur les monts de Fura.
Ta blancheur effaçoit les frimas de la plaine ;
Le vent léger souffloit moins doux que ton haleine 9.
Ton arc étoit terrible, ô mon fils, et ton bras
Faisoit voler au loin les fléches du trépas.
Tes regards ressembloient aux vapeurs menaçantes
Qu'amoncelle le Nord sur les mers mugissantes,
Et ton noir bouclier au nuage orageux
Qui recèle la foudre en ses flancs ténébreux.

Almar, dont les hauts faits illustroient la jeunesse,
Vit ma fille, et bientôt rechercha sa tendresse.
Aisément de son cœur il obtint tous les vœux;
Et l'aimable union de ce couple amoureux,
D'un tranquille avenir nous donnoit l'espérance.
Mais Ogal méditoit une horrible vengeance 10.
Retiré dans les bois, il pleuroit à l'écart
Son frère qui périt sous la lance d'Almar.

Un jour, d'un matelot complice de sa rage,
Il revêt les habits et descend au rivage.
De blancs cheveux épars voltigeoient sur son sein,
Ses regards étoient doux, son front calme et serein.
Les vagues se jouoient autour de sa nacelle.
« Belle Daura, dit-il, des femmes la plus belle,
Vois, non loin de ces bords, ce rocher dominé
Par l'arbre aux fruits vermeils dont il est couronné;
C'est là qu'est ton Almar, et sur l'onde écumante
Je viens auprès de lui conduire son amante. »
Crédule, elle le suit en ces lieux ennemis :
Elle appelle, l'écho répond seul à ses cris.
« Almar, où donc es-tu? Pourquoi fuir ma présence?
Pourquoi m'épouvanter par ce cruel silence?
C'est moi, c'est ta Daura, cher Almar, répouds-moi,
Parle, viens dissiper mon trouble et mon effroi. »
Le lâche Ogal, témoin de sa douleur plaintive,
Avec un ris moqueur regagne l'autre rive.
Ma fille à cette vue a redoublé ses cris;
Elle appelle et son père et son frère chéris :
« Arindal! Arindal! Armin! infortunée,
Faut-il de tous les miens périr abandonnée! »

Les vents portent sa voix au rivage des eaux.

Arindal qui l'entend, du sommet des coteaux
Accourt, tout hérissé du butin de la chasse.
Cinq dogues, aux flancs noirs, bondissoient sur sa trace;
De ses dards, près de lui, retentissoit l'airain,
Et son arc redoutable armoit encor sa main.
Il aperçoit Ogal; il le saisit, l'entraîne,
Et d'un bras vigoureux le lie au tronc d'un chêne.
Le traître frappe l'air de ses longs hurlements.
Vers l'esquif balancé sur les flots écumants
Mon fils se précipite ; et , secondant son zèle ,
Déjà vole à Daura la rapide nacelle.
Soudain paroît Almar enflammé de fureur [11].
Son œil dans Arindal croit voir un ravisseur :
Il bande l'arc cruel ; la flèche meurtrière
Part, siffle, et dans ton cœur se plonge tout entière ;
Dans ton cœur, ô mon fils, jeune et brave Arindal ,
Tu reçois le trépas pour le perfide Ogal.
La rame au même instant fuit de sa main tremblante;
Il se débat, et meurt sur la roche sanglante.
Quel fut ton désespoir, ô Daura, quand tu vis,
Coulant à gros bouillons dans les sables rougis,
Rejaillir jusqu'à toi tout le sang de ton frère?
Les flots brisent la nef sur le roc solitaire.
Almar au sein des mers s'élance furieux,

Pour sauver son amante ou périr à ses yeux.
De la cime des monts amenant la tempête,
Le vent glacé du nord fond soudain sur sa tête.
L'infortuné s'épuise en efforts superflus,
Disparoît sous la vague et ne reparoît plus.

Seule sur le rocher, ma fille gémissante,
Mêle ses cris au bruit de la mer mugissante.
Son père l'entendoit, ah! cruel souvenir!
Son père désolé ne put la secourir.
Toute la nuit j'errai sur la rive fatale.
Aux clartés qu'épanchoit la lune triste et pâle
J'entrevoyois ma fille; et ses cris de douleur,
Ses cris, toute la nuit, déchirèrent mon cœur.
L'ouragan furieux grondoit dans les montagnes,
Et la pluie à grands flots inondoit les campagnes.
Aux approches du jour, sa voix, sa foible voix,
Pareille au vent du soir expirant dans les bois,
S'éteignit par degrés dans les airs exhalée;
Et bientôt à mes yeux, sur la roche isolée,
Elle tomba sans force et morte de douleur,
Te laissant seul, Armin, privé dans ton malheur,
D'un fils, digne héritier de ta valeur guerrière,
D'une fille charmante, et l'orgueil de son père.

Ah! depuis cette nuit, quand sur les vastes mers
La tempête en courroux descend du haut des airs,
Quand au souffle du Nord frémit l'onde orageuse ,
L'œil humide et fixé sur la roche odieuse,
Je viens, morne et pensif, m'asseoir au bord des eaux.
Aux lueurs des éclairs qui blanchissent les flots,
Sur le nuage obscur qui tous deux les rassemble,
Arindal et Daura m'apparoissent ensemble.
J'entends leur voix plaintive... ô ma fille! ô mon fils!
Parlez-moi! par pitié, répondez à mes cris!
Ils se taisent , hélas! et sourds à ma prière
S'éloignent à pas lents sans regarder leur père.
Oui, Calmor, je suis triste, et de vaines douleurs
Ne sont point en ce jour la cause de mes pleurs.

Ainsi retentissoit dans la vallée ombreuse ,
Des Bardes de Selma la voix mélodieuse ,
Lorsqu'à mon père ému par leurs accords touchants,
Des siècles écoulés ils redisoient les chants.
Au doux son de la harpe on voyoit des collines
Accourir les guerriers chefs des tribus voisines ,
Et leur brillant suffrage en ces jours de bonheur,
Du chantre de Cona (*) réjouissoit le cœur.

(*) Ossian.

Mais maintenant, hélas! la vieillesse ennemie
Etouffe mes accents et glace mon génie.
Bardes des anciens jours, hôtes légers des airs,
Je viens prêter encor l'oreille à vos concerts ;
Mais ma foible mémoire, à mes efforts rebelle,
Ne peut plus en garder le souvenir fidèle.
J'entends, j'entends la voix des ans et de la mort,
Elle crie : « Ossian, pourquoi chanter encor?
Tu vas bientôt dormir dans ta couche dernière,
Et tu seras privé de l'hymne funéraire. »

Fuyez, fuyez, ô jours de deuil et de douleur!
Jours qui ne m'apportez ni gloire ni bonheur,
Fuyez... que des tombeaux l'asile secourable,
S'ouvre au fils de Fingal que la vieillesse accable.
Depuis long-temps, hélas! les Bardes, mes rivaux,
Y sont allés jouir du calme et du repos.
Seule, ma voix gémit, pareille au sourd murmure
Que l'écho des rochers, de sa caverne obscure,
Prolonge tristement sur l'abîme des mers,
Quand les vents orageux n'agitent plus les airs,
Et que le nautonnier, déjà loin du rivage,
Découvre encor des bois le mobile feuillage.

CHANT

SUR LES

RUINES DE BALCLUTHA.

CHANT

Sur les

Ruines de Balcluthа.

(CARTHON.)

J'ai vu, chanta Fingal, cette cité puissante [1]
Où s'agitoit naguère une foule bruyante.
Je l'ai vue, ô douleur! ses murs étoient déserts;
Par la flamme noircis, et de cendres couverts,
Ses palais où régnoit un lugubre silence
S'élevoient isolés dans son enceinte immense.

Écroulés dans les eaux, les débris de ses tours
Avoient rempli le fleuve et détourné son cours.
Partout, aux vents du nord, sur son morne rivage
Trembloient la mousse aride et le chardon sauvage.
De l'asile des rois, hôte silencieux,
Le cerf, aux pieds légers, erroit seul en ces lieux,
Et près des murs détruits, au sein deslongues herbes,
Montroit sa tête fauve et ses rameaux superbes.
Les héros ont vécu; leur généreuse voix
N'anime plus ces bords témoins de leurs exploits.
Venez Bardes, venez, que la harpe guerrière,
De ces nobles enfants d'une terre étrangère,
Redise, en sons plaintifs, le destin rigoureux;
Ils sont tombés, un jour nous tomberons comme eux.

Fils insensé du temps aux ailes fugitives,
De tes nombreux palais tu couronnes ces rives;
Du sommet de leurs tours, tes regards orgueilleux
Embrassent aujourd'hui l'immensité des cieux;
Quelques instants encore, et la noire tempête
De ces pompeuses tours aura brisé le faîte.
Elle gronde déjà sur ces bords désolés,
Elle frappe à grand bruit tes palais ébranlés:
Tout s'écroule; et la mort courbant ta tête altière,

A ces vastes débris vient mêler ta poussière.
Qu'elle vienne la mort !...nous bravons son courroux;
Oui, guerriers, nos exploits échappent à ses coups.
Mon nom vit avec eux aux champs de la victoire,
Et les hymnes du Barde éternisent ma gloire.
Chantez, amis, chantez, faites de mains en mains
Circuler dans Selma la coupe des festins;
Qu'à vos joyeux transports l'écho bruyant réponde...
Et toi, père du jour, œil enflammé du monde,
Si tu dois, subissant l'arrêt fatal du sort,
Tomber, comme Fingal, dans la nuit de la mort,
Ma mémoire, des ans trompant l'avide attente,
A tes feux expirés survivra triomphante.

CARRIC-THURA.

SUJET.

Fingal, au retour d'une expédition dans la province Romaine, résolut de visiter le roi d'Inistore, Cathula, fils de Sarno, et frère de Comala. Arrivé à la vue de cette île, il aperçut une flamme sur les tours de Carric-Thura, palais de son ami. C'étoit dans ces temps reculés un signal de danger. La nuit le força d'entrer dans une baie voisine et d'attendre le jour sur le rivage. Le lendemain il défit l'armée de Frothal, roi de Sora, qui assiégeoit le palais d'Inistore, et le fit lui-même prisonnier.

Le sujet de ce poëme est la délivrance de Carric-Thura; mais il est semé d'épisodes.

Carric-Chura.

(*) Monarque aux cheveux d'or, flambeau de l'univers,
Tu viens donc, ô soleil, d'abandonner les airs.
L'Occident t'a reçu sous son vaste portique;
Là, brille au sein des eaux ta couche magnifique;
Là, fiers de contempler la splendeur de tes feux,
Du mobile Océan les flots tumultueux
Lèvent autour de toi leurs têtes blanchissantes:
Calme et majestueux, sur les mers mugissantes
Ils ont vu reposer leur noble souverain;
Et, saisis de respect, ils reculent soudain.
Dors, ô père du jour, dors dans ta grotte sombre,

(*) Hymne au Soleil couchant.

Et demain reparois, heureux vainqueur de l'ombre.
Mais de mille flambeaux succédant à tes feux,
Que la vive clarté s'élève jusqu'aux cieux;
Et qu'aux murs de Selma, dans la salle des fêtes,
Retentisse la harpe, et l'hymne des conquêtes.

Nos ennemis sont vaincus :
Pareille au bruit du tonnerre
Qui retentit et n'est plus,
Loin de nous a fui la guerre;
Et Croma voit abattus [1],
Les oppresseurs de la terre (*).

Bardes, chantez ce beau jour,
Jour d'éternelle mémoire;
Un roi, cher à notre amour,
Fingal, rayonnant de gloire,
Sur ces bords est de retour,
Ramené par la victoire.

Ainsi chantoit Ullin, quand, désarmant son bras [2],
L'intrépide Fingal, au sortir des combats,

(*) Les Romains.

Fier, et laissant flotter sa chevelure épaisse,
S'avançoit dans la fleur de sa mâle jeunesse.
Son armure couvroit le guerrier triomphant ;
Tel autour du soleil un nuage s'étend,
Alors qu'il apparoît voilé de vapeurs sombres,
Et fait luire à demi ses rayons dans les ombres.

Fingal environné de ses chefs valeureux,
Au banquet de Selma vient s'asseoir avec eux.
Les Bardes empressés volent sur son passage ;
Le héros se retourne, et leur tient ce langage :
« Chantres harmonieux qui des siècles passés
Ressuscitez la gloire et les faits éclipsés,
Vous dont l'ardent génie, en ses transports sublimes,
Fait revivre à jamais nos pères magnanimes,
Venez, et que la harpe unie à votre voix
Dans les murs de Selma gémisse sous vos doigts.
Qu'attendri par vos chants, Fingal verse des larmes [3].
Oui, Bardes, pour mon cœur la tristesse a des charmes.
Telle, et moins douce encor, des jeunes arbrisseaux
La vapeur printanière amollit les rameaux
Elle coule, et la feuille ouvrant l'écorce humide,
Déploie aux feux du jour sa verdure timide.
Chantez, fils des concerts, demain mes noirs vaisseaux [4]

Vogueront vers Thura sur le gouffre des eaux :
Demain je reverrai tes superbes murailles,
Palais du vieux Sarno, l'arbitre des batailles,
Doux séjour qu'habitoit ma chère Comala [5].
Souverain de ces bords, le noble Cathula
Y prépare pour nous ses fêtes magnifiques :
De nombreux sangliers peuplent ses bois antiques ;
Demain nous troublerons la paix de leurs déserts,
Et le cri de la chasse ébranlera les airs. »

« Cher Cronal, dit Ullin, et toi, vierge charmante [6],
Toi, dont les doigts légers sur la harpe tremblante
Forment, ô Minona, de si tendres accords,
Pour plaire au fils des rois unissez vos efforts.
Redites de Shilric les chants pleins de tristesse,
Et que dans sa beauté, Vinvéla reparoisse.
Elle approche, ô Fingal, semblable à l'arc des cieux [7]
Qui, lorsque le soleil lance ses derniers feux,
De brillantes couleurs peint l'onde fugitive :
Elle approche, et sa voix est douce, mais plaintive. »

VINVÉLA.

Mon jeune amant se plaît sur les coteaux déserts ;
Il y poursuit les daims timides.

La corde de son arc résonne dans les airs,
Et haletants et d'écume couverts,
Le suivent ses dogues rapides.
Vas-tu, Shilric, t'asseoir au bord des eaux
Qui tombent de la roche obscure?
Vas-tu près du torrent fuyant dans la verdure
Goûter les douceurs du repos?
Le vent balance sur ses rives
La cime ondoyante des joncs,
Et son souffle a chassé les vapeurs fugitives
Qui voiloient le sommet des monts.
Du haut des rocs, j'irai sans être vue,
De mon amant épiant le réveil,
De joie et d'amour éperdue,
Le contempler dans son sommeil.
Oh! que tu me parus aimable,
Lorsqu'à mes regards, dans les bois,
Le chêne du Branno sous son front vénérable [8]
T'offrit pour la première fois!
Alors abandonnant la chasse,
Majestueux et plein de grâce,
Tu redescendois le coteau;
Et des jeunes guerriers empressés sur sa trace
Mon amant étoit le plus beau.

SHILRIC.

Quelle douce voix dans la plaine
Remplit les airs d'accents mélodieux,
Pareille au vent du soir qui de sa fraîche haleine
Des étés tempère les feux!
Près des joncs, ô ma tendre amante,
Shilric, hélas! n'est plus assis;
Il n'entend plus l'onde bruyante
Jaillir des rocs que la mousse a noircis.
Loin, Vinvéla, loin de tes charmes,
Ton jeune amant, sur des bords étrangers,
Du héros de Morven accompagne les armes,
Et brave avec lui les dangers.
Sur mes pas mes dogues agiles
Ne pressent plus les chevreuils vagabonds,
Et je ne te vois plus du haut des rocs stériles
Dans ta beauté modeste, au sein de nos vallons,
Marcher près du ruisseau limpide,
Et suivre son cours écumant,
Brillante comme l'arc humide
Dans les plaines du firmament;
Ou, comme la lune timide,
Rayonnant sur le flot rapide

Des profondes mers d'Occident.

VINVÉLA.

Shilric est donc parti ! mon amant me délaisse [9] !
Et seule, sur les monts, j'erre dans la douleur !
Déjà sur leurs sommets où flotte l'herbe épaisse ,
Le daim vient paître sans terreur.
Le frémissement du feuillage ,
Le murmure du vent dans les rocs caverneux ,
N'alarment plus des bois cet habitant sauvage :
Le chasseur est loin de ces lieux.
Il court signaler son audace [10] ,
Dans le champ cruel des tombeaux.
Étrangers, épargnez de grâce [11] ,
Épargnez mon jeune héros !

SHILRIC.

Chère amante , si je succombe
Sous le fer ennemi, dans le champ des combats,
Souviens-toi d'élever ma tombe ;
Donne des pleurs à mon trépas.
Un humble tertre, quelques pierres,
Rappelleront aux siècles à venir,
D'un guerrier mort aux terres étrangères,

L'impérissable souvenir.
Lorsqu'au milieu du jour, descendu dans la plaine,
Le chasseur vers ce lieu dirigera ses pas,
Et fatigué d'une course lointaine,
Y viendra prendre un champêtre repas :
« Là dort, s'écrîra-t-il, un fils de la victoire! »
Et dans ses chants flatteurs revivra ma mémoire.
Mais toi, fidèle à ton serment,
O Vinvéla, quand la demeure sombre
Couvrira Shilric de son ombre,
Souviens-toi de ton jeune amant.

VINVÉLA.

Non, non, cher objet de mes larmes,
Vinvéla ne t'oublîra pas....
Sans doute, ah! mortelles alarmes!
Sans doute, hélas! tu périras!

Que deviendrai-je, malheureuse!
Si le trépas ferme tes yeux?
J'irai sur la colline ombreuse,
Au bord du torrent écumeux,
Dans la plaine silencieuse,
Porter mes regrets douloureux.

Là, quand je reverrai la place
Où Shilric fuyant la chaleur,
Venoit s'asseoir après la chasse,
Les sanglots briseront mon cœur.

Sans doute, ah! mortelles alarmes!
Sans doute, hélas! tu périras!
Mais, ô cher objet de mes larmes,
Non, non, je ne t'oublîrai pas.

« Je me souviens encor de ce chef intrépide,
Dit le roi de Morven; telle qu'un feu rapide
Sa lance consumoit les guerriers éperdus;
Mais, hélas! à mes yeux il ne se montre plus.
Un jour je l'entrevis sur le coteau sauvage;
Pâle, et le front couvert d'un sinistre nuage,
Il s'avançoit plongé dans un morne chagrin,
Et de profonds soupirs s'échappoient de son sein.
Bientôt vers le désert il s'enfuit tout en larmes;
Et dès lors insensible à l'honneur de ses armes,
Quand Selma retentit du bruit des boucliers,
Il ne vient pas se joindre à mes braves guerriers.
Sans doute, succombant à sa douleur amère,
Le chef de Carmora ne voit plus la lumière! »

« Cronal, reprit Ullin, redis-nous dans tes chants,
Redis-nous de Shilric les regrets si touchants,
Alors que, de retour au sein de sa patrie,
Il ne retrouva plus son amante chérie.
Il la croyoit vivante... hélas! près du ruisseau
L'infortuné guerrier marchoit sur son tombeau.
Il la voit doucement se mouvoir dans la plaine;
Mais l'aimable fantôme, à sa vue incertaine
Ne s'offrit pas long-temps; le soleil s'obscurcit,
Et sur les monts déserts l'Ombre s'évanouit.
Ecoutez, c'est Shilric qui pleure sa maîtresse;
Ses chants sont gracieux, mais remplis de tristesse.

SHILRIC.

Assis sur la colline où se plaisent les vents,
Je repose non loin d'une source bruyante;
Un arbre étend sur moi ses feuillages mouvants;
A mes pieds l'onde fuit sous l'herbe verdoyante;
Plus bas murmure un lac profond et limoneux.
Vers ses bords le chevreuil en bondissant s'élance.
Midi règne alentour, et des bois ténébreux
Le chasseur fatigué respecte le silence.
Je suis seul, tout est calme; et par degrés je sens
La tristesse et le deuil s'emparer de mes sens.

Oh! puissé-je te voir, Beauté qui m'es si chère,
Marcher l'arc à la main, sur le flanc des coteaux,
Livrant tes blonds cheveux à la brise légère
Qui souffle mollement du rivage des eaux!
Puissé-je voir ce sein qui pour moi plein d'alarmes
Et s'élève et s'abaisse éclatant de blancheur,
Et ces yeux si touchants qu'obscurcissent les larmes
Et qui cherchent en vain dans l'humide vapeur
Ton aimable Shilric, et tes jeunes compagnes,
Qu'a séparés de toi le brouillard des montagnes.

Ah! si je te voyois, j'irois, ô mon amour,
J'irois te consoler, te guider vers ton père...
Mais qu'ai-je dit? bravant les feux ardents du jour,
Est-ce toi qui parois sur la verte bruyère?
Délices de mon cœur! pour voler dans mes bras
Franchis-tu les rochers, les coteaux et les plaines?
Viens-tu, ma Vinvéla, rayonnante d'appas,
Et telle que la lune au sein des nuits sereines,
Ou, comme le soleil, lorsque dans sa beauté
Il sort victorieux d'un orage d'été?

Elle parle, elle soupire;
Qu'ils sont foibles ses accents!

Tel des vents le souffle expire
Dans les roseaux gémissants.

L'OMBRE DE VINVÉLA.

Es-tu donc de retour? et la guerre cruelle
A-t-elle respecté mon aimable héros?
Mais où sont tes amis?... hélas! sur nos coteaux,
De ton trépas la funeste nouvelle
Vint me livrer à d'amères douleurs,
Et sur ton sort une amante fidèle
Répandit des torrents de pleurs.

SHILRIC.

Oui, je reviens, beauté chérie,
Mais je reviens seul en ces lieux :
Tu ne reverras plus nos amis malheureux ;
Ils dorment loin de leur patrie,
Dans les tombeaux que j'ai creusés pour eux.

Mais sur le mont solitaire
Où vas-tu seule en ce jour?
Où vas-tu, mon tendre amour,
Seule, au bord de la bruyère?

L'OMBRE.

Seule, oui, seule, hélas! cher ami de mon cœur!
Sur la couche des morts, dans une nuit épaisse,
Repose ta triste maîtresse.
Je suis morte pour toi d'amour et de douleur,
Et la tombe, ô Shilric, dévore ma jeunesse.

SHILRIC.

Elle fuit pareille aux vapeurs
Que disperse le Nord dans sa course bruyante.
Elle fuit et me laisse... Arrête, chère amante,
Arrête, et vois couler mes pleurs.
O toi que mon amour implore,
Tu fis, quand tu vivois, le plaisir de mes yeux,
Et belle tu parois encore
Au sein du trépas odieux.
Quand de midi l'heure enflammée
Versera dans les airs la brûlante chaleur,
Près de la source accoutumée
J'irai, j'irai m'asseoir et pleurer mon malheur.
Viens alors sur l'aile légère
De la brise de l'Océan,
Ou du vent frais de la bruyère,

Consoler ton fidéle amant ;
Viens me charmer par ta présence ,
Et les doux accents de ta voix,
A l'heure où plane le silence
Sur les coteaux et sur les bois.

Ainsi chanta Cronal , dans cette nuit fameuse
Qui du roi de Selma vit la fête pompeuse.
Le jour dans l'Orient reparoît calme et pur,
Et la mer à ses feux roule ses flots d'azur.
Fingal parle... Soudain la voile se déploie,
Et du sommet des monts, en rugissant de joie,
Les vents tumultueux s'élancent sur les eaux.
Déjà s'offre Inistore aux regards du héros.
Thura dans la vapeur lève ses tours hautaines.
Mais , signal du danger, sur leurs cimes lointaines,
D'une épaisse fumée obscurcissant les mers,
Une flamme apparoît et brille dans les airs [12].
A cette vue, en proie aux plus vives alarmes,
Fingal frappe son sein, se léve et prend ses armes.
Sur la côte attaché, son œil plein de fureur,
Semble des vents tardifs accuser la lenteur ;
Autour de lui frémit sa chevelure errante,
Et son morne silence imprime l'épouvante.

Cependant la nuit sombre enveloppe les eaux,
Et Rotha dans sa baie a reçu les vaisseaux.
Couronné de forêts, vers la bruyante plage
S'incline un roc battu des mers et de l'orage :
Là, sous l'ombre des bois, dans son cercle odieux [13],
La Pierre-du-Pouvoir se présente à nos yeux.
Au pied du roc s'étend une étroite vallée,
Où des vents de minuit la fureur redoublée
Entasse incessamment et les gazons flétris,
Et des chênes brisés les immenses débris.
Dans la plaine serpente une onde vive et pure ;
Sur ses bords sablonneux la brise qui murmure
Balance le chardon, fils léger des hivers.

Trois chênes embrasés pétillent dans les airs.
On prépare la fête ; et le cœur plein d'alarmes,
Fingal, pour son ami verse en secret des larmes.
Mais guidant sur ses pas le sommeil gracieux,
Déjà l'astre des nuits se levoit dans les cieux.
Les casques des guerriers couchés sur la bruyère,
Resplendissoient dans l'ombre à sa froide lumière,
Et des feux, par degrés, baissoit l'éclat vermeil.
Seul, Fingal se refuse aux douceurs du sommeil.
De ses armes couvert, à pas lents il s'avance,

Au sommet du rocher il gravit en silence,
Et là, contemple encor d'un regard attendri,
La flamme qu'alluma son malheureux ami.
De loin elle brilloit, obscure et languissante,
Et la lune voiloit sa face pâlissante.
Soudain fond des coteaux un vent impétueux;
Il portoit de Loda le fantôme hideux.
Ceint d'horreur et d'effroi, vers la forêt s'élance
Le spectre secouant sa redoutable lance.
Sur son front courroucé, tels que des feux ardents,
Etinceloient ses yeux farouches et sanglants;
Et pareille au bruit sourd de la foudre lointaine,
Sa mugissante voix résonnoit dans la plaine.
Tranquille à son aspect, l'intrépide héros
S'avance, l'épée haute, et lui parle en ces mots:
« Fils de la nuit, remonte au séjour des orages;
Appelle à toi les vents, et fuis sur tes nuages.
Pourquoi, le bras armé d'un fantastique airain,
T'offrir à mes regards avec ce front hautain?
Crois-tu m'épouvanter par ta stature immense?
Sombre esprit de Loda, quelle est donc ta puissance?
Que peuvent contre moi, formés de vils brouillards,
Ton bouclier, ta lance, et ton glaive et tes dards?
Devant elle, à grand bruit, la tempête les chasse,

Et toi-même avec eux tu roules dans l'espace.
Foible enfant de la nuit, quitte, quitte ces lieux,
Appelle à toi les vents, et fuis loin de mes yeux. »

« Prétends-tu m'arracher de ma retraite obscure?
Dit le spectre, poussant un lugubre murmure;
Dans la poudre, à mes pieds, se courbent les humains,
Et le sort des combats repose entre mes mains.
Au seul son de ma voix les nations frémissent [r4];
Je regarde, et soudain elles s'évanouissent.
Mon souffle formidable exhale au loin la mort:
Sur les ailes des vents, dans mon rapide essor,
Je vole précédé par les bruyants orages;
Mais mon séjour est calme au-dessus des nuages,
Et des champs fortunés où je règne à jamais,
Rien ne sauroit troubler l'inaltérable paix. »

« Règne, fils de la nuit, triomphe dans ta gloire,
Et bannis pour toujours Fingal de ta mémoire.
M'as-tu vu, gravissant les rochers de Morven,
Aux lieux de ton repos monter le fer en main?
As-tu vu jusqu'à toi se frayant un passage,
Mon glaive te poursuivre à travers ton nuage?
Pourquoi donc me lancer ces farouches regards?
Pourquoi tourner sur moi la pointe de tes dards?
Tu menaces en vain.... dédaigneux de la vie,

Des plus braves guerriers j'affrontai la furie,
Et les enfants de l'air pourroient m'épouvanter!
Non, Fingal de leurs coups n'a rien à redouter,
Fingal connoît trop bien leurs armes impuissantes. »
« Pars, ramène à Selma tes voiles blanchissantes.
J'accorde un vent propice au héros de Morven.
C'est moi qui tiens les vents prisonniers dans ma main.
C'est moi qui dans les airs assemble les nuages,
Et dirige à mon gré la course des orages.
Chef de Sora, Frothal est mon fils bien-aimé :
A mes genoux fléchit ce guerrier renommé.
Du palais d'Inistore il assiége les portes ;
Et je veux qu'il triomphe.... Et toi, de tes cohortes,
Va, presse le départ, échappe à mon courroux,
Téméraire mortel, ou péris sous mes coups. »

Le fantôme, à ces mots, courbant sa taille immense,
Pousse contre Fingal sa nébuleuse lance.
Mais le roi brandissant le fer de ses aïeux [15],
Du célèbre Luno, chef-d'œuvre précieux,
S'élance à travers l'ombre, et d'un bras intrépide
L'enfonce dans les flancs du fantôme livide.
Le spectre perd sa forme, et dans les airs s'étend ;
Sous le rameau léger dont la frappe un enfant,

Telle on voit s'affaisser l'ondoyante fumée,
Echappée en colonne à la forge enflammée.
Blessé, le noir esprit jette un cri douloureux [16],
Se roule sur lui-même, et s'enfuit dans les cieux.
D'Inistore, à ce cri, les collines frémirent :
Dans leurs gouffres profonds les vagues l'entendirent,
Et tremblantes d'effroi s'arrêtèrent soudain.
Debout au même instant, les guerriers de Morven
Pressent d'un bras nerveux leurs lances homicides :
Fingal ne s'offre point à leurs regards avides ;
Furieux, sur sa trace ils volent dans la nuit,
Et de leurs boucliers a retenti le bruit.
Mais la lune paroît, et chassant leurs alarmes
Fingal revient vers eux dans l'éclat de ses armes.
Quels furent leurs transports à l'aspect du héros !
Tout leur courroux s'enfuit... Ainsi des vastes flots
Tombe après l'ouragan la bruyante colère.
Ullin mêlant sa voix à la harpe légère,
Charma l'écho des monts, de chants harmonieux.
Près de lui les guerriers rallumèrent les feux;
Et des anciens héros, leur troupe généreuse
Ecouta jusqu'au jour l'histoire glorieuse.

Au pied d'un chêne assis, Frothal sombre et rêveur [17],

Frémissoit à l'écart, de rage et de douleur.
Son armée entouroit le palais d'Inistore ;
Et menaçant de l'œil ces remparts qu'il abhorre,
Il brûloit de verser sur leurs fumants débris
Le sang de Cathula qui le vainquit jadis.

Alors que dans Sora, son superbe héritage,
Régnoit le noble Anir, appesanti par l'âge,
Vers les bords d'Inistore un horrible ouragan
Jetta Frothal, son fils, jouet de l'Océan.
Recueilli par Sarno, cet enfant des tempêtes
Trois jours entiers s'assit à ses brillantes fêtes.
Il vit dans son palais la sœur de Cathula,
La vierge aux yeux si doux, l'aimable Comala ;
Il la vit, et brûlant d'une ardeur effrénée,
Osa porter sur elle une main forcenée.
Mais Cathula s'oppose au fougueux ravisseur.
Un long combat s'engage ; et, malgré sa fureur,
Frothal est enchaîné... Frothal, pleurant de rage,
Trois jours dans le palais dévora son outrage.
Le quatrième enfin Sarno brise ses fers,
Et sa nef à Sora l'emporte sur les mers.
Là, contre son vainqueur, dans la nuit de son ame
S'irritoit chaque jour le courroux qui l'enflamme.

Et sitôt que d'Anir la mort ferma les yeux,
Suivi de ses guerriers il revint furieux.
Thura frémit de crainte, et le feu des batailles
Menaça d'embraser ses antiques murailles.

Le jour brille; Frothal de sa puissante main
Frappe, et fait retentir son bouclier d'airain.
A ce bruit ses guerriers ranimant leur courage
Tressaillent, et soudain se tournent vers la plage.
Ils ont vu, des combats donnant l'affreux signal,
Dans sa force accourir le superbe Fingal.
« Quel est, chef de Sora, ce héros intrépide?
Dit le sage Thubar; dans sa marche rapide
Il vient, pareil au cerf que suivent à la fois
Ses nombreux compagnons, hôtes légers des bois.
Ce n'est pas, ô Frothal, un ami qui s'avance [18];
Non, non, je vois briller la pointe de sa lance.
Sans doute c'est Fingal, c'est ce guerrier fameux,
Des cent bois de Morven monarque glorieux.
Loclin, de ses hauts faits garde encor la mémoire [19],
Et les tours de Starno, témoin de sa victoire,
Fument du sang impur de ses lâches rivaux.
Irai-je demander à ce jeune héros [20]
La noble paix des rois arbitres de la terre?

Le glaive dans ses mains est pareil au tonnerre. »
« Eh quoi donc ! voudrois-tu qu'une indigne terreur,
De ma gloire naissante obscurcît la splendeur ?
Voudrois-tu, dit Frothal, que se laissant abattre,
Le fils d'Anir cédât, et cédât sans combattre?
Eh ! que diroit de moi mon peuple courroucé ?
« Tel qu'un astre éclatant Frothal s'est avancé ;
Mais bientôt poursuivi par un nuage sombre,
Sa clarté fugitive a disparu dans l'ombre. »
Ah ! cesse d'invoquer une honteuse paix,
Foible guerrier ; ton roi ne cédera jamais,
Non, jamais...et s'il faut aujourd'hui qu'il succombe,
Sa gloire le suivra dans la nuit de la tombe. »

Il dit, et sur ses pas ses guerriers indomptés
Marchent à l'ennemi ; mais leurs flots irrités
Rencontrent dans Fingal un roc inébranlable,
Et viennent se briser sur son flanc redoutable.
En vain glacé d'effroi tout se disperse et fuit :
Du héros en courroux la lance les poursuit.
De morts et de mourants il couvre la campagne,
Et des pâles vaincus, une haute montagne
Sauve à peine le reste à ses coups échappé.
Frothal les a vus fuir sur le mont escarpé [21].

Il frémit, et baissant ses yeux brûlants de rage,
Il appelle Thubar, et lui tient ce langage :
« Thubar, mon peuple a fui! qu'attendrois-je en ce jour?
Tout l'éclat de ma gloire est flétri sans retour.
Je combattrai Fingal; oui, mon ame enflammée
Cède au ressentiment dont elle est animée.
Hâte-toi, fais partir le Barde des combats;
Je le veux, obéis, et ne réplique pas.
Mais Thubar, une belle est chère à ma tendresse.
Le Thano, sur ses bords, voit fleurir sa jeunesse;
C'est la fille d'Herman, fameux par sa valeur,
La vierge au sein de neige, aux yeux pleins de langueur.
Comala fut l'objet de ses jalouses larmes [22],
Hélas! et mon départ redoubla ses alarmes.
Dis à la belle Utha que j'ai perdu le jour,
Mais que du fils d'Anir elle eut seule l'amour. »

Ainsi, prêt à combattre, il parloit... et tremblante
Soupiroit près de lui sa jeune et tendre amante.
D'une lance homicide armant son foible bras [23],
Elle l'avoit suivi dans l'horreur des combats.
De crainte, en l'écoutant, et de plaisir émue,
Sous le casque d'airain qui la cache à sa vue,
Elle tourne en secret vers l'ami de son cœur,

Des regards pleins d'amour et chargés de douleur.
Mais au départ fatal du Barde de la guerre,
La lance de ses mains a roulé sur la terre;
Sa chevelure flotte éparse au gré du vent,
Et des pleurs ont mouillé son beau sein palpitant.
Trois fois levant ses yeux sur le héros qu'elle aime
Elle a voulu parler; trois fois son trouble extrême
Trahit ses vains efforts, et sa timide voix
Sur sa bouche en soupirs vient expirer trois fois.

Sitôt qu'il a du Barde entendu le message,
Vers le chef de Sora Fingal s'ouvre un passage.
Les lances des héros se brisent dans leur main :
L'affreux tranchant du glaive étincelle, et soudain,
Sous les coups de Fingal, de son jeune adversaire
Le bouclier brisé roule dans la bruyère.
Penché sur son beau flanc, et prévoyant son sort,
L'intrépide Frothal n'attend plus que la mort.
A ce spectacle affreux son amante éplorée,
Le cœur glacé d'effroi, pâle, désespérée,
Se précipite, vole, et de son bouclier
Veut protéger les jours du malheureux guerrier.
Mais, hélas! dans sa course heurtant le tronc d'un chêne,
Sur son bras elle tombe, éperdue, hors d'haleine;

Son bouclier, son casque, et sa lance et ses dards,
Loin d'elle, au même instant, retentissent épars;
Son sein palpite aux yeux de la foule guerrière,
Et ses beaux cheveux noirs traînent dans la poussière.

Fingal la vit, Fingal, sensible et généreux [24],
Retint, près de frapper, son bras victorieux;
Et tourné vers Frothal, l'œil humide de larmes:
« Roi de Sora, dit-il, dissipe tes alarmes.
Ce fer sait des vaincus respecter le malheur,
Et jamais dans leur sang n'assouvit sa fureur.
Vis; qu'un peuple charmé dans Sora te revoie;
Que l'objet de tes vœux s'abandonne à la joie.
Pourquoi périrois-tu? Pourquoi de tes beaux jours
Dans leur naissante fleur bornerois-je le cours. »

De Frothal à ces mots s'attendrit la grande ame;
Il voit se relever la beauté qui l'enflamme.
Debout, près de Fingal, ces deux tendres amants [25],
Interdits et muets, baissent leurs fronts charmants.
Tels penchés sur les bords d'une source isolée
Brillent deux jeunes pins, l'honneur de la vallée,
Quand l'ondée au printemps baigne leurs rameaux verts,
Et que les vents fougueux se taisent dans les airs.

« As-tu donc, dit Frothal, abandonné les plaines
Et le lac de Thora qu'ombragent ses vieux chênes?

As-tu, fille d'Herman, quitté ces bords heureux,
Pour voir ton jeune amant succomber à tes yeux?
Ah! s'il cède, un héros dompta seul sa vaillance.
Jamais foible guerrier n'eût affronté sa lance,
Jamais du noble Anir il n'eût vaincu le fils.
Que tu parois terrible à tes fiers ennemis,
Roi puissant de Morven, dans les champs du carnage!
Mais de quel doux éclat ton auguste visage,
Au retour de la paix, vient charmer nos regards!
Tel luit l'astre du jour à travers les brouillards;
Les fleurs à son aspect soudain s'épanouissent,
Et des vents du printemps les ailes retentissent.
Que n'es-tu dans Sora! que ne puis-je t'offrir
La fête des héros, dans les salles d'Anir!
Aux murs de mon palais ton armure appendue [26],
Des rois mes successeurs réjouiroit la vue;
Ils envîroient le sort de leurs braves aïeux,
Que daigna visiter un guerrier si fameux. »

« Fils des rois, dit Fingal, de ta race immortelle
L'avenir gardera la mémoire fidèle.
Quand un noble courage enflamme les héros,
Le Barde aime à chanter leurs belliqueux travaux.
Mais s'ils ont attaqué le guerrier sans défense,
Si le meurtre du foible ensanglanta leur lance,

Alors sa voix se tait... et de ces vils mortels
L'oubli couvre à jamais les tombeaux criminels.
Un jour, dans les débris du tertre funéraire
L'étranger bâtira sa hutte solitaire,
Et trouvant sous le sable écarté par sa main,
Un glaive dont la rouille aura noirci l'airain :
« Il armoit, dira-t-il, d'anciens fils de la gloire ;
Mais le Barde à l'oubli condamna leur mémoire. »
Viens, digne sang d'Anir, magnanime Frothal,
Aux fêtes d'Inistore accompagne Fingal :
Que ton aimable amante à tes côtés paroisse,
Et que dans tous les yeux éclate l'allégresse. »
Il dit ; et saisissant la lance des combats,
Suivi de ses guerriers il s'avance à grands pas.
Du palais protégé par ses armes puissantes,
S'ouvrent à son aspect les portes frémissantes.
La fête est préparée en ses murs glorieux,
Et l'hymne de la paix s'élève vers les cieux.
Alors le noble Ullin, sur la harpe sonore,
Fit entendre sa voix aux guerriers d'Inistore.
Utha de ses accents admiroit la douceur :
Elle lui demanda quelques chants de douleur ;
Et ses yeux attendris se mouillèrent de larmes,
Quand de l'amour fidèle exprimant les alarmes [26],

Le Barde fit parler la fille de Rinval,
La douce Crimora, si chère au fier Clonal.
L'histoire de ses maux fut longue, mais touchante,
Et du roi de Sora charma la belle amante.

CRIMORA.

Quel est celui qui descend des coteaux,
Pareil à la vapeur brillante
Que rougit du soleil la flamme étincelante
Près de s'éteindre sous les eaux?
Quel est celui dont la voix belliqueuse
Retentit rivale des vents,
Mais douce à mon oreille, et plus harmonieuse
Que la harpe aux sons éclatants?
De ses armes des feux jaillissent;
C'est lui! j'ai reconnu mon aimable Clonal!
Mais quels voiles de deuil sur son front s'épaississent!
N'est-elle plus la race de Fingal?
Parle, d'où naît cette sombre tristesse,
Fils de Diaran, si cher à ma tendresse?

CLONAL.

Ils vivent ces vaillants guerriers,
Rejetons d'une illustre race.

Je les ai vus d'Arven quitter les rocs altiers,
Fatigués des jeux de la chasse.
Sur leur armure, le soleil
Dardoit sa tremblante lumière;
Et du penchant des monts, tels qu'un fleuve vermeil
Ils descendoient dans la bruyère.
J'entendois leurs cris généreux...
La guerre approche, ô mon amante!
Demain, demain, Dargo terrible et furieux [28],
Vient de ces héros si fameux
Eprouver la valeur puissante.
Il vient défier aux combats
La race de Fingal, cette race aguerrie,
Au sein du carnage nourrie,
Et dans le mépris du trépas.

CRIMORA.

Fils de Diaran, sur la mer sombre
Ses noirs vaisseaux ont frappé mes regards :
Semblables à d'épais brouillards
Lentement vers la plage ils s'avançoient dans l'ombre.
J'ai vu nos ennemis, j'ai frémi de leur nombre!

CLONAL.

Apporte, apporte-moi le bouclier de fer
Qui, de ton père armoit la main vaillante ;
Ce bouclier pareil à la lune sanglante,
Quand son orbe sortant des vagues de la mer
Monte dans la nuit menaçante.

CRIMORA.

Le voilà, cher amant, voilà ce bouclier !
Mais il n'a pas sauvé mon père.
La lance de Golmar abattit ce guerrier.
Et toi-même, ô Clonal, une main meurtrière.....

CLONAL.

Oui, sans doute, je peux périr ;
Mais, ô ma bien-aimée, élève alors ma tombe.
Quatre pierres sans art, aux fils de l'avenir
Rappeleront ton amant qui succombe.
Viens près du triste monument,
Viens, baissant ce front plein de charmes,
Répandre sur moi quelques larmes,
Et frapper ton sein palpitant.
Du jour la naissante lumière

Est moins douce que tes attraits ;
Moins douce au bord des flots est la brise légère ;
Et cependant, ô douleur ! ô regrets !
Je te quitte, je pars : ô toi qui m'es si chère
Souviens-toi d'élever ma demeure dernière !

CRIMORA.

Non, non, magnanime guerrier,
Donne plutôt, donne ces armes,
Ce glaive, cette lance, et ce lourd bouclier,
Je veux te suivre au milieu des alarmes ;
Je veux, du fier Dargo défiant le courroux,
M'offrir pour te défendre à ses terribles coups.
Adieu rochers d'Arven, adieu chevreuils sauvages,
Vallons ombragés, clairs ruisseaux ;
Nous ne reviendrons plus : loin de ces doux rivages
La main de l'étranger creusera nos tombeaux.

« Ah ! dit la jeune Utha d'une voix attendrie,
Ne revinrent-ils plus dans leur douce patrie?
L'amant de Crimora tomba-t-il sous le fer ?
Et put-elle survivre à ce héros si cher ?
Sans doute au fond des bois, errante et solitaire,
Elle pleuroit Clonal et fuyoit la lumière.

Parle, n'étoit-il pas, ce jeune et noble amant,
Beau comme le soleil aux portes d'occident ? »

Ullin vit dans ses yeux une larme naissante,
Et reprenant soudain la harpe gémissante,
Il chanta... ses accents inspiroient la douleur,
Et près de lui régnoit un silence flatteur.

« L'humide et sombre automne obscurcit nos montagnes;
De grisâtres brouillards pèsent sur les coteaux :
Le vent tourne en sifflant dans les tristes campagnes,
Et le fleuve au désert roule ses noires eaux.

Courbé par la tempête, un arbre solitaire,
Sur l'aride colline, indique à nos regards,
Du généreux Clonal le tertre funéraire ;
Son lugubre feuillage au gré des vents épars,
Dans les airs tourbillonne et jonche la bruyère,
Des cendres d'un héros humble dépositaire.

Là, souvent le chasseur vers le déclin du jour
Entend gémir des morts les ombres désolées,
Quand, seul et regagnant son paisible séjour,
Il s'avance, à pas lents, à travers les vallées.

« Qui pourroit, ô des rois rejeton glorieux,
Qui pourroit remonter à ta noble origine,
Et compter tes braves aïeux ?
Ta famille, ô Clonal, s'élevoit à nos yeux
Pareille au pin de la colline
Qui, vainqueur des vents furieux,
Plonge aux flancs des rochers sa profonde racine,
Et de son front touche les cieux.
Mais hélas ! cet arbre superbe,
Renversé sur le sol natal,
Rampe aujourd'hui caché dans l'herbe.
Qui pourra remplacer Clonal ?

C'est là qu'on entendit le choc affreux des armes ;
C'est là que des guerriers l'un sur l'autre expirants,
Retentirent, mêlés de sanglots et de larmes,
Les cris plaintifs et déchirants.

Oh ! que tes guerres sont terribles,
Roi de Morven, puissant Fingal !
C'est là que tu péris, magnanime Clonal !
Le glaive, en tes mains invincibles,
Brilloit comme l'éclair dans la nuit des combats ;
Et de ta prunelle brûlante,

Tels que d'une fournaise ardente,
Jaillissoient les feux du trépas.
Dans ta hauteur majestueuse
Tu t'avançois pareil au rocher des déserts ;
Et les accents de ta voix belliqueuse,
Echauffant des héros l'ardeur impétueuse,
Comme un bruyant tonnerre éclatoient dans les airs.

Des guerriers pleins d'épouvante
Tomboit la foule sanglante
Sous ton glaive triomphant ;
Pareille aux chardons arides
Qu'abat sous ses coups rapides,
La baguette d'un enfant.

Dargo soudain s'élance altéré de carnage :
Sur sa bouche respire un dédain orgueilleux ;
Et sous d'épais sourcils que hérisse la rage [27],
S'enfoncent ses terribles yeux.

Déjà le glaive fidèle,
Dans la main des deux héros
Se croise, frappe, étincelle,
Et fait gémir les échos.

Non loin, couverte de ses armes
Brilloit la fille de Rinval.
Elle avoit au champ des alarmes
Accompagné son cher Clonal.
Négligemment sur son armure
Flottoit sa blonde chevelure;
Ses bras courboient un arc pesant:
Contre Dargo sa main timide
Dirige une flèche rapide,
Qui dans l'air s'échappe en sifflant.
Mais, ô douleur! le trait s'égare [30],
Effleure le flanc du barbare,
Et va percer son tendre amant.
Il tombe, tel qu'un chêne abattu par l'orage,
Tel qu'un rocher des monts croulant vers le rivage.

O coup funeste! ô coup affreux!
Que feras-tu, trop malheureuse amante?
Le sang jaillit sur la terre fumante,
Et Clonal expire à tes yeux.
Le jour, hélas! la nuit entière
On l'entendit s'écrier en pleurant!
Mon cher Clonal! cher époux! cher amant!
Et sa douleur lui ravit la lumière.

Sous un tertre funèbre, au penchant du coteau,
Ils dorment réunis dans la demeure sombre.
L'herbe épaisse a couvert les pierres du tombeau,
Et là souvent près d'eux je viens m'asseoir dans l'ombre :
A travers le gazon gémit le vent du nord ;
D'un souvenir cruel mon ame est accablée :
Vous dormez, chers amis, sur la couche de mort,
Et la paix de vos cœurs ne sera plus troublée. »

« Enfants infortunés des rives du Lotha,
Goûtez un doux repos, dit la sensible Utha.
Oui, vous vivrez toujours dans mon ame attendrie ;
Et lorsque j'entendrai la tempête en furie,
Dans les bois de Thora, mêler ses sifflements
Au murmure plaintif des torrents écumants,
Pour vous, alors pour vous laissant couler mes larmes,
A chanter vos malheurs je trouverai des charmes ;
Et vous viendrez tous deux remplir ce triste cœur
Des plus doux sentiments d'amour et de douleur. »

Trois jours entiers, Thura, dans la salle guerrière[31],
Vit les rois épancher la conque hospitalière.
Le quatrième brille ; et déjà loin du bord
Fingal vogue à Morven ramené par le Nord.

Mais l'esprit de Loda, chassant les noirs orages,
Suivoit le fils d'Anir assis sur ses nuages,
Et penché vers l'abîme envoyoit aux héros
Le souffle heureux des vents, amis des matelots.
Il n'a point oublié sa blessure récente,
Et de Fingal encore il craint la main puissante.

FAINASILLA.

UNIVERSITY

Fainasilla.

(FINGAL, chant III.)

Vers les bords du Lubar couronné de roseaux,
Aux doux sons de la harpe accourent les héros.
Fingal assis non loin de l'armée ennemie,
Écoutoit avec eux les fils de l'harmonie,
Ces Bardes renommés dont la brillante voix
De ses braves aïeux redisoit les exploits.
Attentif à des chants pour son cœur pleins de charmes,
L'intrépide vieillard s'appuyoit sur ses armes.
Le vent du soir siffloit dans ses cheveux blanchis,
Et tranquille, il rêvoit aux temps évanouis.

Debout à ses côtés, et penché sur sa lance,
Mon fils, mon cher Oscar, admiroit en silence
Le héros de Morven, et son cœur généreux
Battoit au souvenir de ses exploits fameux.

« Fils de mon fils, Oscar, toi, l'orgueil du jeune âge,
J'ai vu, lui dit Fingal, dans l'horreur du carnage,
J'ai vu briller ton glaive, et fier de mes enfants
J'ai reconnu ma race à tes coups triomphants.
Poursuis, de nos aïeux fais revivre la gloire;
Sois ce qu'étoient jadis aux champs de la victoire [1]
L'invincible Trenmor, effroi de ses rivaux,
Et le brave Trathal, ce père des héros.
Jeunes, dans les combats ils levèrent la lance,
Et le Barde en ses chants exalte leur vaillance.

« Dompte, Oscar, le guerrier qui résiste à tes coups [2];
Mais épargne le foible embrassant tes genoux.
Si l'étranger superbe envahit nos campagnes,
Sois pour lui ce torrent qui, du haut des montagnes,
Roule à travers les rocs fracassés dans son cours :
Mais pour les malheureux implorant ton secours,
Sois comme un vent léger dont l'aimable murmure
Réjouit au printemps la naissante verdure.
Ainsi vécut Trenmor, tel fut jadis Trathal,

Tel encor de nos jours, tel se montre Fingal.
Mon bras est le rempart du foible sans défense,
Et l'opprimé respire à l'ombre de ma lance.

« J'avois ton âge, Oscar, lorsqu'à mes yeux un jour
S'offrit Fainasilla, ce doux rayon d'amour,
Cette fille des rois si touchante et si belle.
Suivi de quelques chefs, mon escorte fidèle,
Des vallons de Cona je traversois les bois [3].
Sur le lointain des mers tout à coup j'aperçois
D'un navire léger la voile blanchissante;
Balancé mollement par l'onde frémissante,
Il s'avançoit, pareil au nuage mouvant
Qui glisse dans les airs sur les ailes du vent.
Dans sa course rapide il a touché la rive,
Et tremblante apparoît la belle fugitive.
De son sein s'échappoient des soupirs douloureux;
Autour d'elle en désordre erroient ses blonds cheveux,
Et son visage aimable étoit couvert de larmes.

« Fille de la Beauté, d'où naissent tes alarmes?
Fingal oseroit-il, sensible à ton malheur,
T'offrir, si jeune encor, l'appui de sa valeur?
Son bras peut bien trouver un bras plus redoutable,
Mais, ô fille des rois, son cœur est indomptable. »

« J'accours vers toi, dit-elle, avec de longs sanglots,
J'accours vers toi, Fingal, vers toi, chef des héros,
Ami des étrangers, appui de la foiblesse.
De sa noble famille, un père avec tendresse
Voyoit fleurir en moi le dernier rejeton.
Mille fois le Cromla retentit de mon nom;
Mille fois ses rochers furent témoins des larmes
Que versoient les héros pour ces funestes charmes.
Souverain de Sora, Bolbar vit ma beauté,
Et l'amour enflamma ce guerrier redouté.
Pareille au feu du ciel qui sillonne la nue,
Son épée étincelle à son flanc suspendue;
Mais son regard farouche imprime la terreur,
Et la plus sombre nuit s'épaissit dans son cœur.
A son horrible aspect j'ai pris soudain la fuite:
Le cruel, sur les flots il vole à ma poursuite. »
« Viens, lumière d'amour, viens sous mon bouclier
Te reposer sans crainte; il fuira ce guerrier,
Il fuira de Sora le chef sombre et sauvage,
Si le bras de Fingal répond à son courage.
Sans doute je pourrois en quelqu'antre écarté
Soustraire à ses regards ta tremblante beauté;
Mais jaloux d'égaler les héros de sa race,
Fingal n'a jamais fui quand le danger menace,

Son cœur s'épanouit au milieu des hasards,
Dans l'orage enflammé des lances et des dards. »
Je vis couler alors les pleurs de cette belle,
Et touché de pitié je m'attendris sur elle.

Bientôt dans le lointain, tel qu'un flot menaçant
Le vaisseau de Bolbar sur l'abîme grondant
S'élève, et de ses mâts élancés dans les nues
Le Nord frappe à grand bruit les voiles étendues ;
L'onde blanchit autour de ses flancs spacieux,
Et le courroux des mers retentit jusqu'aux cieux.
« Redoutable étranger, porté sur les tempêtes,
Quitte le sein des flots, viens t'asseoir à mes fêtes,
Viens, lui dis-je, ô Bolbar, pour les enfans des mers
Les murs de mon palais furent toujours ouverts. »
Fainasilla pleuroit à mes côtés tremblante :
Il la voit, lance un dard, elle tombe mourante.
« Lâche, ton bras est sûr, m'écriai-je en courroux,
Mais un foible ennemi fut l'objet de tes coups. »
Nous combattons... Bolbar, malgré sa résistance,
Dans ce choc effroyable, expire sous ma lance,
Et creusant deux tombeaux près du flot écumant,
J'y déposai la vierge et son cruel amant.

OÏNA.

SUJET.

Mal-Orchol, roi de Füarfed, île de la Scandinavie, étoit vivement pressé par les troupes de Ton-Thormod, chef de Sar-Dronlo, auquel il avoit refusé la main de sa fille. Fingal envoie Ossian à son secours. Celui-ci, le lendemain de son arrivée, livre bataille à Ton-Thormod, et le fait prisonnier. Mal-Orchol offre au vainqueur, sa fille Oïna-Morul; mais Ossian, instruit de son amour pour Ton-Thormod, la cède généreusement à ce dernier, et le réconcilie avec le roi de Füarfed.

Oïna.

Tel qu'on voit du soleil, obscurci par les ombres,
Luire un foible rayon sur les collines sombres;
Tel, au sein de la nuit, des temps qui ne sont plus
Se retrace en mon ame un souvenir confus.
Quand le Barde au sommeil a livré sa paupière,
Quand suspendue aux murs du palais de mon père,
De ses accents la harpe interrompt la douceur,
Une voix retentit et réveille mon cœur.
C'est la voix du passé... Triomphant des ténèbres
Il brille, il m'apparoît chargé des faits célèbres;
Soudain je les recueille, et des anciens héros
Fais revivre en mes chants les belliqueux travaux.

Non, mes chants ne sont point comme un torrent sauvage
Qui du bruit de ses flots attriste le rivage ;
Non, tels que de Lutha les concerts gracieux,
Ils ravissent l'oreille en montant vers les cieux.
Riant Lutha, jamais de tes grottes heureuses
Ne sommeilla l'écho dans les forêts ombreuses,
Alors que Malvina, de la harpe des rois
Fait frémir mollement les cordes sous ses doigts.
Astre consolateur, dont la lumière pure
De mes chagrins cruels chasse la nuit obscure,
Viens, fille de Toscar, écouter mes accords [1] ;
Que les sons de ta harpe échauffent mes transports.
Ma voix des temps passés ressuscitant la gloire,
Aux fils de l'Avenir rappelle leur mémoire.

Fingal vivoit encore, et de la fleur des ans [2]
Le doux éclat brilloit sur mes cheveux flottants.
Aux lueurs de Cathlin rayonnante dans l'ombre [3],
Suivi de mes guerriers, je fendis la mer sombre.
Vers l'île de Furfed, souveraine des eaux,
Le nord impétueux entraînoit mes vaisseaux.
Fingal avoit permis à mon jeune courage
De protéger le roi de ce lointain rivage.
La guerre autour de lui déployoit sa fureur ;

Et nos braves aïeux, en des jours de bonheur,
S'étoient plus d'une fois assis aux mêmes fêtes.

Descendu dans Colco sur l'aile des tempêtes [5],
J'envoie au vieux Malor le glaive de Fingal [6].
Le héros, d'Albion reconnoît le signal :
Aussitôt du palais où gémit sa vieillesse,
Il sort, saisit ma main, et l'œil plein de tristesse :
« Digne sang de Fingal, hélas! pourquoi venir
Près d'un roi malheureux qui n'a plus qu'à mourir?
Chef de nombreux guerriers, appuis de sa famille,
Le superbe Thormod s'enflamma pour ma fille.
J'osai la refuser à l'ardeur de ses vœux ;
La haine divisoit nos illustres aïeux...
Soudain contre Furfed il a tourné sa lance,
Et mes peuples vaincus m'ont laissé sans défense.
Digne sang de Fingal, hélas! pourquoi venir
Près d'un roi malheureux qui n'a plus qu'à mourir?... »
« Je ne suis point venu, tel qu'un enfant débile,
Pour être des combats spectateur inutile.
De toi, de ton palais, ô généreux Malor,
Fingal reconnoissant se ressouvient encor.
Jadis des vents fougueux l'horrible violence
Le jeta sur ces bords soumis à ta puissance.

A l'aspect du héros, le dédain orgueilleux
N'obscurcit point ton front d'un nuage odieux ;
Ton palais accueillit cet enfant des tempêtes ;
Tu prodiguas pour lui les concerts et les fêtes.
Je viens donc, oui, je viens combattre en ta faveur,
Et repousser peut-être un injuste oppresseur.
Jamais l'éloignement dans nos ames n'efface
De fidèles amis que le danger menace. »

« Que j'aime, dit Malor, tes généreux accents 7!
Ainsi de Crulloda la voix charme nos sens,
Lorsque ce roi des airs, entr'ouvrant son nuage,
A ses fils bien-aimés parle au sein de l'orage.
Mille autres sont venus à mes fêtes s'asseoir,
Tous dans mon infortune ont trompé mon espoir.
En vain sur l'Océan j'ai promené ma vue,
Nul vaisseau n'a des mers sillonné l'étendue.
Hélas! le cri de guerre, en mon triste palais,
Etouffe maintenant les hymnes de la paix.
Mais viens, fils des héros, déjà la nuit plus sombre
Epanche autour de nous la fraîcheur de son ombre ;
Viens sous le noble toit de mes braves aïeux,
Ecouter d'Oïna les chants harmonieux. »

Je le suis... Oïna plaintive, gémissante,
Presse la harpe d'or d'une main languissante.

Sur la corde mobile, en sons pleins de douceur,
La vierge de Furfed exhale sa douleur.
Muet à ses côtés je contemplois ses charmes.
Ses beaux cheveux épars, et baignés de ses larmes,
Relevoient de son front l'éclat timide et pur :
Sous leurs anneaux flottants brilloient ses yeux d'azur.
De la nuit pluvieuse ainsi perçant les voiles,
A travers les brouillards rayonnent deux étoiles ;
Le nautonnier les voit, et bénit sur les mers
La tremblante clarté de ces filles des airs.

Aux premiers feux du jour, mes guerriers pleins d'audace,
Vers les bords du Tormul ont volé sur ma trace.
Thormod fait retentir le bouclier des rois.
A ce bruit ses héros s'ébranlant à la fois,
Des deux côtés soudain l'affreux combat s'engage.
Par mon glaive attaqué dans les champs du carnage,
Thormod à ma fureur veut s'opposer en vain.
Ses armes en éclats se brisent sur son sein :
Il tombe, je l'entraîne ; et ma main triomphante,
Vaincu, chargé de fers, à Malor le présente.
Le vieillard étonné n'ose en croire ses yeux ;
Son palais retentit de mille cris joyeux.
Seul, fuyant les regards de sa belle maîtresse,

Thormod reste accablé de honte et de tristesse.

« Ossian, dit le roi, Malor ne prétend pas
Te laisser sans honneur sortir de ses états.
Ma fille aux yeux d'azur, aux longues tresses blondes,
Mon aimable Oïna te suivra sur les ondes.
Cette vierge timide, en ton cœur généreux,
D'un amour immortel allumera les feux,
Et sa beauté touchante obtiendra, je l'espère,
L'hommage des héros au palais de ton père. »
Il dit : la nuit descend, et mes yeux accablés
Se fermoient à demi par le sommeil voilés.
Un murmure léger vient frapper mon oreille,
Pareil au vent du soir qui dans les bois s'éveille,
Et foible, fait d'abord voler en tournoyant
Le duvet délicat du chardon verdoyant,
Puis se glissant au fond de la vallée obscure,
D'un souffle plus rapide agite la verdure.
De la triste Oïna c'étoit la douce voix ;
Dans l'ombre de la nuit, cette fille des rois
Chantoit, n'ignorant pas combien de l'harmonie
L'empire étoit puissant sur mon ame attendrie.

« Quel est ce beau guerrier qui des rochers déserts [8],
Abaisse ses regards sur le brouillard des mers ?

Sa longue chevelure, au gré des vents errante,
Efface du corbeau l'aile noire et brillante :
La douleur ralentit ses pas majestueux :
Une larme d'amour échappe de ses yeux;
Et son cœur palpitant sous le poids qui l'oppresse,
En sanglots étouffés exhale sa tristesse.
Fuis, guerrier malheureux, tu me cherches en vain...
Exilée à jamais en un pays lointain,
Sur des bords inconnus je languis désolée.
Près de moi des héros la foule est rassemblée;
Mais rien ne peut, hélas! adoucir ma douleur.
Hélas! pourquoi la haine en égarant leur cœur
A-t-elle divisé nos familles cruelles,
Jeune et vaillant Thormod, Thormod l'amour des belles? »
« Chère Oïna, lui dis-je, attendri par ses chants,
Pourquoi remplir la nuit de regrets si touchants?
Pourquoi ces longs soupirs échappés de ta bouche?
Les enfants de Trenmor n'ont point un cœur farouche.
Sèche, sèche tes pleurs; non, tu ne viendras pas
Errer, triste et plaintive, en de lointains climats.
Une secrète voix, de moi seul entendue,
Une voix retentit à mon oreille émue;
Généreuse et sévère, elle ordonne à mon cœur
De se montrer sensible aux larmes du malheur.

Va, donc, va, ton amant désolé de ta perte
Ne te pleurera point sur la roche déserte. »

Dès le jour, du captif ma main comblant les vœux,
Rendit à son amour la vierge aux blonds cheveux.
« Pourquoi, dis-je à Malor, pourquoi dans la tristesse
Voudrois-tu que Thormod consumât sa jeunesse ?
De cet enfant des rois, le courage éclatant
Brille au sein des combats tel qu'un feu dévorant.
Jadis l'affreuse haine a divisé vos pères :
Mais Loda maintenant dans ses salles guerrières [9],
Loda les voit assis à ses joyeux festins,
Et vers la même coupe ils étendent leurs mains.
Oubliez leurs fureurs, et que des anciens âges
L'amour dissipe enfin ces funestes nuages. »

Tel quand la fleur des ans brilloit sur ses cheveux,
Tel se montra d'Oscar le père généreux.
De deux jeunes amants protégeant la tendresse,
Je rendis à Thormod sa fidèle maîtresse,
Et cependant la vierge à mon œil enchanté,
Rayonnoit de fraîcheur, de grâce, et de beauté.

C'est ainsi, Malvina, que rappelant leur gloire,
Ma voix des temps passés t'a raconté l'histoire.

Les deux poëmes qui terminent ce recueil ne sont point d'Ossian; et quoique très-inférieurs aux compositions du Barde Gallique, ils m'ont paru cependant, sous plus d'un rapport, mériter d'être traduits. J'ai cru surtout qu'ils pourroient devenir l'objet d'une comparaison aussi intéressante qu'utile entre Ossian et les Bardes qui l'ont suivi. Tous les deux, en effet, rappellent quelquefois assez heureusement la manière de ce grand peintre; mais ils ne prouvent aussi que trop, l'un par la bizarre invraisemblance du sujet, et l'autre par l'abus du genre descriptif, avec quelle facilité s'égarent des imitateurs que le goût ne dirige pas. Follement jaloux d'enchérir sur leur modèle, ils pensent lui prêter de nouvelles beautés,

et ne réussissent pour l'ordinaire qu'à outrer et multiplier ses défauts.

J'avois d'abord traduit ces deux poëmes avec la plus scrupuleuse fidélité; mais de nouvelles réflexions m'ont fait sentir depuis combien il étoit nécessaire de modifier un peu le second pour le rendre supportable. Je n'ai eu garde toutefois de rien ajouter; je me suis borné à retrancher quelques détails qui m'ont paru puérils, et de nombreuses répétitions qui nuisoient à l'effet de l'ensemble. Réduit aux traits les plus frappants, et mieux coordonné dans ses diverses parties, le tableau d'une *Nuit d'orage* est devenu plus vif, plus varié, plus rapide, sans rien perdre néanmoins du naturel et de la vérité qui le distinguent. Il m'eût été sans doute facile d'élaguer encore; mais en me montrant trop sévère, j'aurois manqué le but que je

me proposois, et privé le lecteur judicieux du plaisir d'apprécier par lui-même l'intervalle immense qui sépare Ossian de ceux qui paroissent d'ailleurs l'avoir imité avec le plus de succès.

OSCAR ET DERMID.

SUJET.

Après avoir payé un tribut d'éloges et de regrets à la mémoire d'Oscar, Ossian, ou plutôt le Barde qui le fait parler, est amené par une transition naturelle au récit de la mort du fils de Caruth, qui portoit aussi le nom d'Oscar, et paroît avoir été doué des grandes qualités du fils d'Ossian.

Oscar et Dermid.

Ah! pourquoi des regrets et des larmes d'un père [1],
Vouloir, ô fils d'Alpin, rouvrir la source amère?
Pourquoi m'interroger sur la mort de mon fils?
D'intarissables pleurs mes yeux sont obscurcis;
Et mon cœur déchiré par sa perte cruelle,
En conserve à jamais la mémoire immortelle.
Ah! du chef valeureux des enfants des combats,
Comment te raconter le funeste trépas?

Roi des peuples, Oscar, toi, l'orgueil de nos armes,
Ne te verrai-je plus, cher objet de mes larmes?

Hélas ! il s'est éteint ce guerrier généreux
Comme l'astre des nuits dans un ciel orageux ;
Comme l'ardent soleil, quand les nuages sombres
Sortis du sein des flots épaississent leurs ombres,
Et que d'un voile obscur la tempête a couvert [2]
Les sommets escarpés des rocs d'Ardannider.
Et moi, tel qu'un vieux pin séché dans ses racines,
Je languis solitaire au pied de mes collines ;
L'orage dispersa mes feuillages mouvants,
Et mon front dépouillé tremble au souffle des vents.

Roi des peuples, Oscar, toi, l'orgueil de nos armes,
Ne te verrai-je plus, cher objet de mes larmes ?

Non, il n'est point tombé, pareil à l'humble fleur,
Sans semer l'épouvante et venger son malheur ;
Non, du sang des héros il rougit la poussière,
Et, suivi de la mort, dans sa course guerrière
De leurs rangs orgueilleux il brisa le rempart.
Mais toi, fils de Caruth, toi, malheureux Oscar,
Tu meurs ; aucun héros dompté par ton courage
N'a signalé ta lance aux plaines du carnage.
Du meilleur des amis ta main perça le flanc,
Et ton glaive cruel fume encor de son sang.

Dermid, Oscar, tous deux des braves le modèle [3],
N'eurent qu'un même cœur à l'amitié fidèle.
Ensemble ils moissonnoient dans le champ des combats.
Forte comme l'airain qui protégeoit leurs bras,
Leur étroite union brilloit toujours croissante.
Entr'eux marchoit la mort rapide et menaçante :
Et pareils à deux rocs détachés de l'Arven,
Fondoient sur l'ennemi ces enfants de Morven.
Le sang couvroit leurs mains au carnage animées,
Et l'effroi de leurs noms dispersoit les armées.
Sous leurs glaives périt un fils de l'étranger,
Dargo, lui qui jamais n'avoit fui le danger.
Douce comme un rayon que la lune naissante
Verse timidement dans l'ombre blanchissante,
Sa fille, d'un héros l'espérance et l'amour,
Avoit l'éclat vermeil des premiers feux du jour :
Ses yeux d'azur brilloient pareils à deux étoiles [4]
De la nuit pluvieuse illuminant les voiles ;
Moins pur que son haleine, et moins doux que sa voix,
Le souffle du printemps murmuroit dans les bois ;
Et les flocons légers de la neige nouvelle,
Que la brise du soir balance sur son aile,
Et disperse au hasard dans son vol incertain,
N'auroient point effacé la blancheur de son sein.

Les deux jeunes guerriers la virent et l'aimèrent ;
Leurs cœurs, rivaux ardents, sur elle se fixèrent.
Seule, elle fut l'objet de leurs plus tendres vœux ;
A l'égal de la gloire elle régnoit sur eux.
Mourir, ou posséder la vierge bien-aimée,
Fut à la fois le cri de leur ame enflammée.
Mais c'est au jeune Oscar qu'elle donna son cœur ;
De la fille des rois, Oscar fut le vainqueur.
Elle lui pardonna les malheurs de la guerre,
Et chérit cette main teinte du sang d'un père.

« Noble Oscar, dit Dermid, j'aime cette beauté,
Je l'aime, mais toi seul as fléchi sa fierté.
Rien ne peut adoucir le tourment qui m'accable :
Frappe, fils de Caruth, que ton fer secourable
Termine tous mes maux en me perçant le sein. »
« Qui, moi ! moi ! dans ton sang je plongerois ma main ! »
« Eh ! quel autre que toi, plaignant mon infortune,
Est digne de m'ôter une vie importune ?
Prends pitié de ma gloire, Oscar, ne permets pas
Que le foible, à Dermid donne un honteux trépas :
Frappe, et que sous tes coups ton ami qui succombe,
Du moins avec honneur descende dans la tombe. »
« Eh bien ! arme ton bras, guerrier infortuné.

Oh ! puissé-je périr dans ta chute entraîné !
Puisse, puisse ta main me ravir la lumière ! »

Au pied de ses rochers, le Branno solitaire
Vit le combat fatal de ces tristes héros.
Leur sang rougit au loin ses fugitives eaux,
Et souilla de ses bords la mousse verdoyante.
Dermid tombe expirant sur la rive sanglante ;
Et content de périr, il sourit au trépas.
« Tu meurs donc, dit Oscar, et tu meurs par mon bras!
Toi qu'épargna toujours le glaive de la guerre,
Devois-je ainsi te voir étendu sur la terre! »

A ces mots, s'arrachant de ces lieux pleins d'horreur,
Il revient vers l'objet de sa funeste ardeur ;
Mais la vierge observant sa tristesse mortelle :
« Quel nuage obscurcit ta grande ame, dit-elle ;
Parle, fils de Caruth? »—« Ah! répond le héros,
Jadis aux jeux de l'arc je brillois sans rivaux,
J'étois fier de ma gloire, et ma gloire est flétrie...
Près du torrent des monts, au bord de la prairie,
De Golmur abattu par ma lance d'airain,
L'immense bouclier repose sous un pin.
Tout un jour m'épuisant en efforts inutiles,

Je n'ai pu le percer de mes flèches agiles. »
« Eh bien! fils de Caruth, j'essaîrai si mes dards
Sauront frapper ce but offert à mes regards.
Long-temps l'arc et ses jeux charmèrent ma jeunesse,
Et mon père lui-même admiroit mon adresse. »

Elle part; mais déjà sous le noir bouclier,
Loin d'elle, à son insu, s'est caché le guerrier.
La flèche fend les airs, et dans son vol rapide
Perce le sein d'Oscar de sa pointe homicide.

« Main charmante! arc chéri! soyez bénis tous deux!
Et quel autre que toi, dans mon malheur affreux,
Etoit digne, dit-il, de m'arracher la vie?
Ouvre en ces lieux ma tombe, et place, ô mon amie,
Place près de Dermid son funeste rival. »
« Oscar, avec le jour, un héros ton égal,
M'a transmis son courage; et, digne de mon père,
Je puis braver la mort, et finir ma misère. »
Elle dit, prend un dard, le plonge dans son cœur [5],
Et sous le coup fatal chancelle, tombe et meurt.

Près du torrent qui fuit dans l'obscure vallée,
Ils reposent tous deux sous la pierre isolée.

Balancé par les vents, un flexible arbrisseau
De son mobile ombrage entoure leur tombeau.
Là, le cerf couronné de ses rameaux superbes,
Vient sur le tertre vert paître les longues herbes,
Quand midi darde au loin ses feux étincelants,
Et que tout est muet sur les coteaux brûlants.

LA NUIT.

SUJET.

Cinq Bardes ou Chanteurs rassemblés pendant une nuit d'orage chez un chef de tribu, poète lui-même, sortent tour à tour pour observer les variations de l'atmosphère, et font en rentrant la description improvisée de ce qu'ils ont vu.

Ce poëme n'est point d'Ossian, il lui est même postérieur d'environ mille ans; mais on voit que l'auteur s'est efforcé d'imiter son style, et lui a emprunté quelques expressions.

La nuit décrite est une de ces nuits du mois d'octobre, dans le nord de l'Ecosse, qui ont réellement toute la variété pittoresque que le poète leur attribue.

La Fuit.

I. BARDE.

La triste et sombre nuit descend sur les campagnes;
Des nuages épais entourent les montagnes:
Pas un astre ne luit dans la voûte des cieux,
Et la lune a caché son front silencieux.
J'entends les vents mugir dans la forêt lointaine.
Le bruit sourd du torrent résonne dans la plaine:
Et sur l'arbre courbé vers la tombe des morts,
L'orfraie attriste l'air de lugubres accords.

Mais quel objet livide et sombre,
Dans le vallon se glisse, et fuit à travers l'ombre?

C'est un spectre... Il s'envole et disparoît soudain.
Hélas ! par le même chemin
Un mort sera porté dans le champ funéraire :
Ce fantôme marqua sa route solitaire.

De hurlements plaintifs, par l'écho répétés,
Le chien fait retentir la cabane rustique :
Le cerf dort sur la mousse, au pied du chêne antique,
Et la biche des monts repose à ses côtés [1].
Aux approches de la tempête,
Le chevreuil s'est tapi sous les rocs caverneux.
Le coq des bois, dans les taillis ombreux,
De son aile brillante a protégé sa tête.
Les hôtes des forêts, les habitants des airs [2],
Muets dans leur réduit sauvage,
N'osent aux fureurs de l'orage
S'exposer dans les champs déserts.
Tremblant, épuisé, hors d'haleine,
Seul, le voyageur égaré,
Au travers des buissons qui hérissent la plaine,
Sur les bords du torrent péniblement se traîne
D'ombres épaisses entouré.
Au pied des plaintives collines,
Des flots, en frissonnant, il écoute le bruit :

Il craint d'un sol fangeux les profondes ravines,
Et des rocs suspendus les immenses ruines,
Et les noirs Esprits de la nuit.
A ses côtés, battu par l'affreuse tempête,
Le chêne éclate, et ses rameaux
Arrachés de sa noble tête
Tombent en foule au bord des eaux.
Les vents chassent dans les prairies
Ces feuillages épars mêlés d'herbes flétries.
Il croit ouïr les pas d'un fantôme irrité,
Et tout son corps frémit de terreur agité.

La nuit est froide, sombre, orageuse, effroyable;
Mille spectres dans l'air se heurtent en fureur :
Ouvrez, ouvrez, amis, la porte secourable,
Hâtez-vous, sauvez-moi de cette nuit d'horreur.

II. BARDE.

Le vent redouble de furie;
La pluie à flots pressés inonde les vallons;
L'Esprit de la tempête crie,
Et les bois abattus roulent du haut des monts.
Des cabanes retentissantes
Le seuil s'ébranle aux coups des portes gémissantes.

Le torrent enflé gronde ; et pâle, consterné,
Le voyageur infortuné
Chancelant sur le bord que la vague déchire
Veut franchir son cours mutiné :
Entendez-vous ce cri lamentable ?... Il expire,
Et les ondes l'ont entraîné.

Jouet de l'ouragan rapide,
De l'étroit sentier des coteaux [3],
Descendent pêle-mêle au rivage des eaux,
Le coursier, la génisse, et la chèvre timide.
Dans la profonde obscurité,
Non loin d'eux s'est assis le pâtre épouvanté.
Autour de lui les bois mugissent,
Les vagues à ses pieds rugissent :
Immobile, il attend que du sein des brouillards
Epanchant sa foible lumière,
La lune s'offre à ses regards,
Et le guide vers sa chaumière.

Sur la tempête, en cette horrible nuit,
Montent les fantômes funèbres ;
Leur voix grèle succéde au bruit
Du vent qui meurt dans les ténèbres.

Oh ! que j'écoute avec transport
Le chant de ces ombres plaintives ,
Ce chant mélancolique exhalé vers nos rives
Du sombre séjour de la mort !
Mais la pluie a cessé ; dans la vallée humide [4]
Souffle par intervalle un vent froid et rapide.
Couronné d'astres radieux ,
Le ciel de toutes parts à ma vue étincelle ,
Mais l'orage encor s'amoncelle ,
Il obscurcit encor le couchant nébuleux.
La nuit , la nuit accourt menaçante et terrible ,
Amis , recevez-moi sous votre toit paisible.

III. BARDE.

Le vent s'est déchaîné sur le lac orageux [5] ;
L'onde à grand bruit bat le rivage.
Submergé contre la plage ,
Un esquif s'offre à mes yeux.
Par la tempête entraînées ,
Les rames abandonnées
Errent dans l'épais brouillard :
Et plus loin , pâle et tremblante ,
De la roche mugissante ,
Les bras tendus , l'œil hagard ,

Une vierge échevelée,
Fixe sur l'onde troublée
Son immobile regard.
Malheureuse! un amant courageux et fidèle,
Vers ces bords lui promit de hâter son retour :
Elle-même au déclin du jour
Elle crut entrevoir sa rapide nacelle.
Amante désolée! est-ce là son esquif
Que les flots ont brisé sur la rive écumante?
Est-ce un dernier soupir de sa bouche expirante
Que t'apporte le vent plaintif?

Ecoutez! la grêle épaisse
Bondit au creux des vallons;
La neige en larges flocons
Sur les campagnes s'abaisse :
Le sommet des coteaux se revêt de blancheur,
Le vent tombe; la nuit froide, inconstante et sombre,
La nuit couvre les monts et les champs de son ombre :
Amis, accueillez-moi, le froid glace mon cœur.

IV. BARDE.

La nuit est calme, pure, azurée, et brillante;
Les vents impétueux abandonnent les airs;

Les nuages ont fui sur les coteaux déserts,
Et dans l'ombre apparoît la lune rayonnante [6].
Sur la terre de toutes parts
Des arbres abattus je vois les troncs épars.
Les épis déliés jonchent au loin la plaine;
Laborieux et vigilant,
Le laboureur courbé les rassemble avec peine,
Et chargé des gerbes qu'il traîne
Poursuit sa marche d'un pas lent.

La nuit est calme, pure, et l'azur de ses voiles
Etincelle, semé d'innombrables étoiles.

Mais de la demeure des morts,
Dans un mystérieux silence
Quel fantôme aimable s'avance?
Une robe de neige entoure son beau corps:
De sa chevelure flottante
Descendent sur son sein les anneaux gracieux,
Et de ses bras la blancheur éclatante,
Eblouit et charme les yeux.
Ah! du chef des guerriers c'est la fille chérie
Que naguère la mort nous ravit sans retour;
Délices des héros! douce clarté d'amour!

Viens, oh! viens te montrer à ma vue attendrie.
Que dis-je, hélas! sur la hauteur
Le vent souffle, et soudain l'ombre errante et légère
Perd sa forme, et n'est plus qu'une blanche vapeur
Qui disparoît dans la bruyère.

Vers les coteaux la brise a chassé lentement
Le bleuâtre brouillard qui couvroit la vallée;
Il monte, et par degrés dans la plaine étoilée
Etend son voile transparent.

La nuit est calme, pure, azurée, et brillante;
La lune radieuse épanche sa clarté:
Amis, adieu, je pars... de cette nuit riante
Je vais contempler la beauté.

V. BARDE.

La nuit, ô mes amis, est calme, mais terrible.
Dans les replis obscurs du brouillard orageux,
La lune à l'Occident luit à peine visible,
Et la pâle clarté de ses rayons douteux,
Se meut avec lenteur sur les monts nébuleux.
J'entends les flots lointains mugir dans la bruyère.
Le coq chante: la nuit a d'un vol diligent

Dépassé le milieu de sa longue carrière ;
Et sous son humble toit l'active ménagère
Dans l'ombre, près des murs, à tâtons se traînant,
Va rallumer le feu sous l'âtre solitaire.

Le chasseur qui bientôt croit voir naître le jour,
Rappelle près de lui sa meute bondissante.
Il gravit en sifflant la colline glissante,
Et là, de la lumière il attend le retour.
Soudain le vent déchire et fait fuir les nuages ;
A ses yeux apparoît le char glacé du Nord.
« Le jour est loin, » dit-il, et sur d'épais feuillages,
Dans le creux des rochers il se couche et s'endort.

Entendez-vous le sourd murmure
Du tourbillon qui court sur les bois gémissants?
Ecoutez, écoutez dans la vallée obscure,
Ces cris lugubres et perçants :
Des morts c'est la terrible armée ;
Elle revient du haut des airs,
Et poursuivant sa route accoutumée,
Rentre au fond des tombeaux déserts.

La lune vers les monts se retire en silence ;

Sur leurs flancs luit encor sa mourante clarté.
De la cime des bois s'abaisse l'ombre immense,
Et partout maintenant règne l'obscurité.
Partout l'horrible nuit tend ses voiles funèbres :
Ouvrez, amis, ouvrez, j'erre dans les ténèbres.

LE CHEF.

Qu'importe que les monts se couvrent de brouillards;
Que des spectres la troupe errante,
Au sein des voyageurs dans la bruyère épars,
Verse le trouble et l'épouvante ;
Qu'importe que les vents gémissent dans les bois ;
Que les noirs tourbillons descendus sur nos têtes,
Et les torrents fougueux, au bruit sourd des tempêtes
Mêlent leur mugissante voix.
Laissez du météore à travers les campagnes
Errer les sanglantes lueurs ;
La lune resplendir sur le front des montagnes,
Ou se cacher dans les vapeurs.
Calme, orageuse, obscure, ou rayonnante,
La nuit est égale à mes yeux :
Au doux aspect de la clarté naissante,
L'ombre s'éclipse dans les cieux.
Des nuages légers entr'ouvrant la barrière,

Le jour s'éveille... et sa lumière
Blanchit les arbres du coteau ;
Mais l'homme, quand la mort a fermé sa paupière,
L'homme dort à jamais dans la nuit du tombeau.

Où sont les guerriers du vieil âge ?
Où sont nos illustres aïeux ?
Un silence éternel règne aux champs de carnage
Témoins de leurs faits glorieux.
Hélas ! à peine encor dans le creux des vallées,
S'offrent à nos regards leurs tombes isolées.
Comme eux nous passerons, comme eux, ô mes amis 7,
Plongés dans d'épaisses ténèbres,
L'oubli nous couvrira de ses ailes funèbres !

Sous l'effort des ans ennemis,
Croulera ce palais superbe ;
Et les fils de nos fils courbés au sein de l'herbe,
Et cherchant en vain ses débris,
Aux plus anciens vieillards autour d'eux réunis
Demanderont un jour sur ces bords solitaires :
« En quels lieux s'élevoit le palais de nos pères. »

Chantez, Bardes, que sous vos mains
La harpe retentisse ;
Et que la coupe des festins,

Et circule et s'emplisse.
Jeunes vierges, jeunes héros,
Dans ces salles immenses,
Aux vives clartés des flambeaux,
Formez, formez vos danses.

Approche, Barde aux cheveux blancs,
Chantre des temps antiques,
Dis-nous les exploits éclatants
De ces chefs héroïques;
Dis-nous ces rois jadis fameux,
Aujourd'hui vaines ombres,
Que le trépas cache à nos yeux
Dans les demeures sombres.

Charmons ainsi la nuit; mais lorsque du matin
Dans les cieux azurés luiront les feux timides,
Jeunes chasseurs, l'arc à la main,
Suivis de vos dogues rapides,
Partez, et sur les monts, avec le jour naissant,
Nous irons réveiller le chevreuil bondissant.

FIN.

NOTES.

NOTES (*).

HYMNE AU SOLEIL.

[1] *Page* 3, *vers* 1.

Roi du monde, ô soleil, dont le front glorieux,
Dans les plaines de l'air s'arrondit à nos yeux,
Pareil au bouclier qui protégeoit mon père.

La forme sphérique du soleil l'a fait aussi appeler par les anciens, *Bouclier du dieu du jour*. Ovide a dit :

« Ipse dei clypeus terra cum tollitur ima,
« Mane rubet, terraque rubet cum conditur ima. »

Met. lib. xv.

(*) La plupart des notes qui accompagnent cette traduction sont extraites de Macpherson, Césarotti et Letourneur; les autres, en plus petit nombre, appartiennent au traducteur.

[2] *Page* 3, *vers* 11.

Seul tu remplis du ciel la voûte solitaire.

Ce vers est la traduction littérale de celui de Césarotti,

« . . . . . tu pel ciel deserto
Solo ti movi. »

« J'ai cru devoir réunir, ajoute le traduc-
« teur italien, ces deux expressions, dont
« l'une, *seul*, appartient à Ossian, et l'autre,
« *ciel désert*, est de Pindare. Elles disent la
« même chose, et sembloient faites l'une pour
« l'autre. »

Pindare appelle le soleil un astre éclatant dans le ciel désert :

« ..... Φαεινὸν ἄστρον
« Ἑρήμας δι' αἰθέρος. »
Olymp., l. v. 10.

[3] *Page* 4, *vers* 3.

Le mont vaincu du temps croule dans les vallons.

Expression prise à Malherbe (*Ode* à

Louis XIII), et trop connue pour qu'il fût peut-être nécessaire d'indiquer ici cet emprunt.

[4] *Page* 4, *vers* 10.

Tu sors tranquille et fier de leurs flancs ténébreux,
Tu ris de la tempête et tu calmes les cieux.

« *Thou lookest in thy beauty, from the* « *clouds, and laughest at the storm.* » Exemple admirable de ce sublime d'images, et de cette fierté de pinceau qui caractérisent Ossian.

CROMA.

[1] *Page* 9, *vers* 1.

C'étoit la voix d'Oscar....

Oscar étoit fils d'Ossian et d'Evirallina, fille de Branno. Il périt à la fleur de son âge, victime d'une lâche trahison. On peut voir

les détails de sa mort dans le poème de *Témora* (ch. 1er). Ce jeune héros, objet des regrets éternels d'un père, promettoit par sa valeur et ses hautes qualités de soutenir dignement la gloire de ses ancêtres. Il étoit devenu l'époux de Malvina, fille de Toscar, roi de Lutha, et l'un des plus anciens amis d'Ossian.

[2] *Page* 12, *vers* 1.

O fille de Lutha, que tes tendres accents
Plaisent à mon oreille, et ravissent mes sens.

Lutha, torrent qui couloit dans une des vallées de Morven, et lui avoit donné son nom. Le palais où naquit Malvina était situé sur ses bords, et c'est par cette raison que dans les poésies galliques, elle est fréquemment appelée *la Fille de Lutha*.

[3] *Page* 13, *vers* 1.

Fingal a commandé, etc.

Fingal, roi de Morven et père d'Ossian. Il

étoit fils de Comhal et de Morna, fille de Thaddu.

4 *Page* 13, *vers* 3.

De la verte Inisfail j'ai revu les coteaux.

Innis-fail, un des anciens noms de l'Irlande. *Voy.* à la fin du volume l'explication des noms galliques.

5 *Page* 13, *vers* 5.

Du palais de Clothar, fameux par son courage,
Les orgueilleuses tours s'élèvent sur la plage.

J'ai cru pouvoir me permettre, à l'exemple de Césarotti, d'adoucir, soit par le changement, soit par l'addition, et même le retranchement d'une ou de plusieurs lettres, la plupart de ces noms galliques trop durs et trop barbares pour des oreilles françaises.

6 *Page* 13, *vers* 19.

La nuit couvroit ses yeux, etc.

La cécité paroît avoir été très-commune

parmi les peuples dont parle Ossian. Cette maladie étoit-elle due à l'influence du climat, ou provenoit-elle des fatigues d'une vie active et laborieuse, et des privations de toute espèce auxquelles étoient exposés ces peuples chasseurs et guerriers?

7 *Page* 18, *vers* 6.

Nous fondîmes sur eux, enflammés de courroux,
Ils fuirent, et leur chef expira sous mes coups.

Non moins modeste que courageux, Ossian parle à peine de ses exploits; c'est pour célébrer dignement ceux de son père, de son fils, de ses amis, qu'il semble avoir réservé toutes les ressources de son génie.

8 *Page* 18, *vers* 18.

De ces fils des concerts l'harmonieuse voix,
D'Ossian, tour à tour, célébroit les exploits.

Les chants improvisés furent dans la suite en grande réputation parmi les Bardes successeurs d'Ossian. Le poëme intitulé *La*

Nuit, qui termine ce recueil, offre un bel exemple de ces sortes de compositions.

[9] *Page* 19, *vers* 21.

Heureux qui, jeune encore, aux champs de la victoire
Meurt, lorsqu'autour de lui tout parle de sa gloire !

Le fond de ces mêmes idées se retrouve dans les hymnes guerriers de Tyrtée.

LE CHAR DE CUTHULLIN.

[1] *Page* 23, *vers* 1.

« Rassemblez, chefs d'Erin, rassemblez sous mes yeux,
Près du char des combats, vos guerriers valeureux.

Erin, ancien nom de l'Irlande. *Voy.* l'explication des noms galliques.

[2] *Page* 23, *vers* 6.

Suivez dans leur essor mes coursiers indomptés.

Les chevaux étoient rares dans les pays

montueux de l'Irlande et de l'Ecosse, et le petit nombre de ceux qu'on y rencontroit avoit été enlevé aux habitants de la province Romaine. Les guerriers combattoient toujours à pied. Les chefs seuls paroissoient quelquefois montés sur un char ; c'étoit même là un des privilèges de leur rang. Aussi les Bardes ont-ils soin d'ajouter à leurs noms l'épithète de *Car-borne*, porté sur un char.

[5] *Page* 24, *vers* 3.

Tel des flancs du Cromla couronné de nuages,
Tombe et roule un torrent grossi par les orages.

Cromla, ancien nom d'une montagne sur la côte d'Ullin ou d'Ulster.

[4] *Page* 24, *vers* 7.

Les fantômes des morts accourus sur la terre,
Mêlent leur voix lugubre aux éclats du tonnerre.

J'ai retrouvé ce dernier vers dans les chœurs du PARIA, et si j'en fais ici la remar-

que, c'est pour me féliciter d'une rencontre aussi flatteuse qu'honorable pour moi, et prévenir en même temps toute accusation de plagiat. Ma traduction de ce fragment du poème de Fingal, composée à Montpellier, et communiquée à quelques amis, date en effet de 1820, époque à laquelle la tragédie de M. Delavigne n'avoit été ni représentée ni imprimée.

[5] *Page* 24, *vers* 17.

Du creux de la vallée, un bruit sourd et lointain
Est porté par les vents aux guerriers de Loclin.

Sous le nom gallique de Loclin étoit comprise toute la Scandinavie.

[6] *Page* 24, *vers* 21.

Quel bruit, dit le héros, s'élève dans les airs
Et du penchant des monts, vers la rive des mers
Se prolonge et s'étend, pareil au sourd murmure
Des insectes du soir errants sur la verdure ? etc.

Césarotti fait observer avec beaucoup de goût, qu'en se bornant à cette comparaison,

le poète nous eût donné l'idée la plus haute de l'orgueil démesuré de Swaran, qui ne voit dans le bruit de l'armée ennemie que le bourdonnement de quelques insectes. Les comparaisons qui suivent affoiblissent en effet cette impression, et ne laissent plus apercevoir dans la première similitude qu'un défaut de proportion avec l'objet comparé.

[7] *Page* 25, *vers* 5.

Tel mugit le Gormal, alors que sur la plage
S'amoncellent les flots soulevés par l'orage.

Gormal, montagne de la Scandinavie.

[8] *Page* 25, *vers* 13.

Léve-toi, fils des mers, etc.

Cette description, étincelante de verve et de poésie dans la traduction anglaise de Macpherson, est une de celles qui, par la richesse des détails, et la marche rapide du style, se rapprochent le plus de la manière d'Homère. C'est le même feu, la même fé-

condité d'expressions, le même éclat de coloris. Pourquoi faut-il que la critique, qui ne sauroit trop louer ce morceau sous le rapport de l'exécution, soit forcée néanmoins de n'y voir qu'un brillant hors d'œuvre. On se demande, avec Césarotti, s'il est probable qu'un homme éperdu de terreur, et qui n'a fait, pour ainsi dire, qu'entrevoir les objets dont il parle, puisse se les rappeler ainsi dans leurs moindres détails, et les décrire avec tant de complaisance; s'il est surtout vraisemblable qu'un guerrier du caractère de Swaran écoute tranquillement ce long et pompeux récit de la puissance et des forces de son ennemi. Une description aussi détaillée n'est en rapport ni avec le temps ni avec les personnes. Ossian auroit dû se souvenir davantage et de celui qui parloit et de celui qui écoutoit. La convenance et la mesure sont les compagnes inséparables du goût, et sans elles il ne sauroit y avoir de véritables beautés poétiques.

La richesse du char de Cuthullin a été en particulier l'objet de critiques d'un autre genre. On l'a regardée comme incompatible avec l'état de pauvreté d'un siécle encore si étranger aux arts, au luxe et aux commodités de la vie. Mais, dit le docteur Blair (*Critical dissertation on the poems of Ossian*) : « Ce char si magnifique est tout sim-
« plement une litière, et les pierreries dont
« il est orné ne sont autre chose que ces
« brillants cailloux si communs sur la côte
« occidentale de l'Ecosse». Tant il est vrai que la poésie

« Orne, éléve, embellit, agrandit toutes choses. »

[9] *Page* 27, *vers* 5.

Sur le char est assis le vaillant Cuthullin,
Rejeton de Sémo, chef des tribus d'Erin.

Cuthullin, fils de Sémo, descendoit de Caithbat, druide renommé par sa sagesse et son courage. Les tribus d'Irlande l'élurent pendant la minorité de Cormac II, leur roi,

tuteur de ce jeune prince, et le chargèrent en cette qualité de repousser l'invasion de Swaran, roi de Loclin. Après s'être signalé par d'éclatants exploits, il périt dans une bataille, à l'âge de vingt-sept ans. Sa force étoit si prodigieuse qu'elle avoit passé en proverbe. On disoit pour exprimer la vigueur d'un héros : « *Il a la force de Cuthullin.* »

LES CHANTS DE SELMA.

[1] *Page* 32, *vers* 16.

Je vois sur le Lora se rassembler encor
Les belliqueux amis que me ravit la mort.

Lora, nom d'une petite rivière qui couloit aux environs de Selma, palais de Fingal.

[2] *Page* 32, *vers* 22.

Le vénérable Ullin, ce roi de l'harmonie.

Chef des Bardes de Fingal, et dont il sera

surtout question dans le poème de Carric-Thura.

[3] *Page* 32, *vers* 23.

Ryno fier de son mâle et sublime génie.

Ce Barde vivoit aussi du temps de Fingal, et paroît avoir joui de la plus haute réputation.

[4] *Page* 32, *vers* 24.

Alpin, le grave Alpin renommé par ses chants.

Il est souvent parlé de son fils, sous le nom de *fils d'Alpin*, dans les poèmes d'Ossian.

[5] *Page* 33, *vers* 1.

Et la sœur de Morar aux accords si touchants.

Il sembleroit, d'après ce passage, que les femmes étoient aussi admises dans l'ordre des Bardes. Cette sœur de Morar, appelée Minona, reparoît encore dans le poème de Carric-Thura, et chante devant Fingal.

[6] *Page* 33, *vers* 16.

Les guerriers de Morven sentirent dans leur cœur,
Aux accents de sa voix descendre la douleur.

On appeloit autrefois du nom de Morven, toute la côte nord-ouest de l'Ecosse.

[7] *Page* 34, *vers* 3.

Il est nuit; seule, hélas! délaissée, et tremblante,
J'erre au penchant du mont que l'orage tourmente.

M. de La Harpe cite avec éloge, dans son Cours de Littérature (tom. XIV, pag. 370, *Paris*, Verdière), ce chant de la jeune Colma. « C'est, dit-il, une espèce d'Eglogue que « l'on peut comparer à celles de Théocrite. »

[8] *Page* 38, *vers* 18.

Tous deux pleuroient ce chef ami de la victoire,
Morar, le plus vaillant des enfants de la gloire.

Il n'est parlé dans aucun autre poème de ce guerrier dont Ossian fait ici un si bel éloge. Morar, frère de Minona, étoit fils de

Torman, roi d'I-mora, une des îles occidentales.

[9] *Page* 45, *vers* 8.

Le vent léger souffloit moins doux que ton haleine.

Ossian fait un fréquent usage de ces sortes de comparaisons, d'autant plus difficiles à transporter dans notre langue, qu'elle offre peu de ressources pour en varier la monotonie. Les termes nous manquent en effet. C'est toujours ou la *brise*, ou le *vent* modifié par quelque épithète; car le mot *zéphir*, si agréable à l'oreille, mais qui appartient à un ordre d'idées étrangères à Ossian, ne sauroit entrer dans la traduction de ce poète. Plus heureux que nous, les Italiens trouvent au besoin une foule de diminutifs, *aura, auretta, vento, venticello, ventolino*, etc.

[10] *Page* 45, *vers* 20.

Mais Ogal méditoit une horrible vengeance.

Dans le texte c'est *Erath, fils d'Odgal.*

Je me suis permis cette légère infidélité en faveur de l'euphonie.

[11] *Page* 47, *vers* 12.

Soudain paroît Almar enflammé de fureur ;
Son œil dans Arindal croit voir un ravisseur.

Cette méprise d'Almar est vraiment inexplicable, et rien ne sauroit justifier sa cruelle précipitation. C'est surtout ici, ce me semble, qu'il convient d'appliquer ce que Césarotti a dit ailleurs d'Ossian ; qu'*en général il exécute mieux qu'il n'invente.*

[12] *Page* 50, *vers* 1.

Mais maintenant, hélas ! la vieillesse ennemie
Etouffe mes accents et glace mon génie.

Ce retour d'Ossian sur lui-même, et ce contraste si touchant de son état passé et de sa situation présente, ajoutent encore au vif intérêt qu'il inspire. S'il y a de la maladresse à trop parler de soi, c'est surtout lorsqu'on est heureux. Mais qui peut refuser à l'in-

fortune la triste consolation des plaintes? Le tableau d'une félicité qui nous est étrangère peut sans doute devenir importun; il n'en est pas ainsi, grâce au ciel, de celui du malheur. On oublie ses propres souffrances pour s'intéresser à celles d'autrui. L'homme heureux lui-même ne se montre point indifférent, il compâtit volontiers à des maux qui peuvent l'atteindre, et à défaut de sensibilité, rend peut-être par égoïsme ce qu'il doit à l'humanité.

CHANT

SUR LES RUINES DE BALCLUTHA.

[1] *Page* 53, *vers* 1.

J'ai vu, chanta Fingal, cette cité puissante
Où s'agitoit naguère une foule bruyante.

Plusieurs passages de ce fragment sont

plutôt imités que traduits. Je n'ai pas cru pouvoir, par exemple, transporter avec succès dans notre langue, l'image du renard qui regarde par les fenêtres des maisons abandonnées. « *The fox looked out from the windows, the rank grass of the wall waved round its head.* » Césarotti a dit avec sa fidélité ordinaire :

« Ed affaciarsi alle fenestre io vidi
« La Volpe, a cui per le muscose mura
« Folta e lungh' erba iva strisciando il volto. »

CARRIC-THURA.

[1] *Page* 60, *vers* 10.

Et Croma voit abattus
Les oppresseurs de la terre.

Crona, petit ruisseau qui se jette dans le Carron. Le pays, situé entre le Forth et le Clyde, étoit célèbre dans l'antiquité par les

batailles nombreuses que s'y livrèrent les peuples qui habitoient le nord et le sud de la Grande-Bretagne. Ossian parle ici d'une expédition de Fingal dans la province Romaine.

[2] *Page* 60, *vers* 18.

Ainsi chantoit Ullin, etc.

Le chant d'Ullin qui ouvre le poème est en vers lyriques dans l'original. Quand Fingal revenoit de quelque expédition militaire, ses Bardes le précédoient en chantant, et cette espèce de triomphe est appelée dans Ossian l'*hymne de la victoire.*

[3] *Page* 61, *vers* 17.

Qu'attendri par vos chants, Fingal verse des larmes :
Oui, Bardes, pour mon cœur la tristesse a des charmes.

Les chants tristes plaisoient surtout aux Calédoniens. Ils étoient plus en harmonie avec leur caractère grave et sérieux, et la nature sauvage qui les entouroit. Ossian

excelle à décrire les scènes mélancoliques, et se montre d'une fécondité inépuisable dans l'expression de la douleur. Il faut avouer aussi qu'indépendamment du souvenir de ses infortunes, rien n'étoit plus propre à exalter sa sensibilité naturelle que le spectacle qu'il avoit sans cesse sous les yeux. L'aspect de ce ciel chargé de brouillards, de ces montagnes couvertes de forêts, de ces lacs profonds et solitaires, devoit en effet, en agissant avec force sur l'imagination, disposer l'ame à la tristesse, et la jeter par degrés dans une vague rêverie que venoient seuls interrompre, ou plutôt entretenir, le murmure plaintif des vents, et le bruit monotone des mers.

[4] *Page* 61, *vers* 23.

. . . . . demain mes noirs vaisseaux
Vogueront vers Thura sur le gouffre des eaux.

Carric-Thura, palais de Cathula, fils de Sarno, et roi d'Inistore ou des îles Orcades.

[5] *Page* 62, *vers* 4.

Doux séjour qu'habitoit ma chère Comala.

Ossian a consacré un poème à la mémoire de cette sœur de Cathula, et nous apprend la fin tragique de ses amours avec Fingal.

[6] *Page* 62, *vers* 10.

Cher Cronal, dit Ullin, etc.

Tous les poèmes dramatiques d'Ossian ont dû être représentés devant son père dans les occasions solennelles, et Cronal et Minona, deux Bardes de la suite de Fingal, remplissent ici les rôles de Shilric et de Vinvéla.

[7] *Page* 62, *vers* 16.

Elle approche, ô Fingal, etc.

C'est-à-dire, Minona qui représente Vinvéla.

[8] *Page* 63, *vers* 18.

Le chêne du Branno, etc.

Nom d'un torrent. On trouve encore dans

le nord de l'Ecosse plusieurs petites rivières qui portent le nom de *Bran*.

[9] *Page* 65, *vers* 2.

Shilric est donc parti ! mon amant me délaisse.

Vinvéla, dans sa douleur, se figure que Shilric est déjà parti.

[10] *Page* 65, *vers* 10.

Il court signaler son audace
Dans le champ cruel des tombeaux.

J'ai traduit littéralement cette expression figurée dont se sert Ossian pour désigner un champ de bataille. *The field of blood, the fields of tombs*, reviennent sans cesse dans les poésies galliques.

[11] *Page* 65, *vers* 12.

Etrangers, épargnez de grâce,
Epargnez mon jeune héros.

« *Strangers ! sons of the waves ! spare my lovely Shilric !* » Le lecteur aura sans doute

remarqué ce trait plein de naturel et de sensibilité.

12 *Page* 72, *vers* 17.

Une flamme apparoît et brille dans les airs.

Lorsqu'on vouloit dans ces temps reculés apprendre à ses amis le danger où l'on se trouvoit, à défaut d'autres moyens de les en instruire, on allumoit des feux qui indiquoient à la fois et le péril et le besoin pressant du secours.

13 *Page* 73, *vers* 5.

Là, sous l'ombre des bois, dans son cercle odieux,
La Pierre-du-Pouvoir se présente à nos yeux.

Le cercle de Loda étoit l'enceinte de pierres où l'on adoroit le dieu des Scandinaves, et *la Pierre-du-Pouvoir*, la forme symbolique donnée à cet être surnaturel, connu sous le nom d'Odin. Le docteur Blair (*Critical dissertation on the poems of Ossian*), prétend qu'il existe dans les îles Orcades plusieurs colonnes et enceintes de pierres, connues

sous le nom de Pierres et Cercles de *Loda* ou *Loden*. Il ajoute qu'elles sont encore de nos jours l'objet d'une vénération superstitieuse.

Le même fait m'a été confirmé par un de de mes amis, M. le marquis de Ginestous, au retour de son voyage en Angleterre et en Ecosse. Espérons qu'il ne tardera pas à faire jouir le public du résultat de ses observations sur les belles contrées qu'il vient de parcourir, et qui méritent, à tant de titres, de fixer les regards du voyageur philosophe.

14 *Page* 75, *vers* 8.

Au seul son de ma voix les nations frémissent ;
Je regarde, et soudain elles s'évanouissent.

La puissance de Dieu est peinte de traits pareils dans le Psaume XVII, ainsi que l'a très-bien remarqué Césarotti, et ce n'est pas le seul trait de ressemblance qui existe entre les chants galliques et les poésies sacrées.

15 *Page* 76, *vers* 18.

Mais le roi brandissant le fer de ses aïeux,
Du célèbre Luno chef-d'œuvre précieux.

Lun, ou Luno, forgeron de Loclin, et le Vulcain du nord.

16 *Page* 77, *vers* 3.

Blessé, le noir Esprit jette un cri douloureux,
Se roule sur lui-même, et s'enfuit dans les cieux.

Césarotti a fait dans sa traduction de l'Iliade un parallèle intéressant entre le combat de Fingal contre l'esprit de Loda, et celui de Diomède contre Mars.

« L'aventure de Fingal et de l'esprit de « Loda, est, dit Macpherson, la fiction « la plus extravagante qui se rencontre « dans les poésies d'Ossian. On en trouve « cependant de semblables dans les meil- « leurs poètes. On peut même ajouter à l'a- « vantage d'Ossian, que tout ce qu'il dit est « parfaitement conforme aux idées que l'on

« avoit alors des esprits. On croyoit les ames
« des morts matérielles, et par conséquent
« susceptibles d'être affectées par la douleur.
« Je laisse à d'autres le soin de décider si
« l'on doit conclure de ce passage que la
« connoissance d'un Être suprême fut étran-
« gère à Ossian. Il paroîtroit seulement qu'il
« étoit d'avis que les êtres surnaturels ne
« devoient point se mêler des affaires d'ici-
« bas. »

17 *Page* 77, *vers* 23.

Au pied d'un chêne assis, Frothal sombre et rêveur,
Frémissoit à l'écart de rage et de douleur.

Le poète transporte le lieu de la scène dans le camp de Frothal. Ce jeune prince étoit fils d'Anir, roi de Sora, contrée de la Scandinavie.

18 *Page* 79, *vers* 15.

Ce n'est pas, ô Frothal, un ami qui s'avance;
Non, non, je vois briller la pointe de sa lance.

Lorsqu'un guerrier se présentoit avec la

pointe de sa lance tournée en avant, il annonçoit par ce signe que ses intentions étoient hostiles, et on le traitoit en ennemi. S'il tenoit au contraire la pointe baissée derrière lui, c'étoit un signe d'amitié. On l'invitoit sur-le-champ à la fête, et l'on exerçoit envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

[19] *Page* 79, *vers* 19.

Loclin de ses hauts faits garde encor la mémoire;
Et les tours de Starno témoins de sa victoire
Fument du sang impur de ses lâches rivaux.

Ce trait fait allusion à ce qui est rapporté de Fingal dans le touchant épisode d'Agandecca (*Fingal*, ch. III). Starno, roi de Lodlin, furieux d'avoir été vaincu par Fingal, et jaloux de sa renommée, lui fit offrir la main de sa fille Agandecca, dans l'espoir de l'attirer à sa cour, et de l'y faire périr. Mais Fingal apprit de la bouche même d'Agandecca le complot formé contre ses jours. Son courage et sa fermeté le garantirent du péril,

et les assassins tombèrent sous ses coups.

[20] *Page* 79, *vers* 22.

Irai-je demander à ce jeune héros
La noble paix des rois arbitres de la terre ?

C'est-à-dire, dit Césarotti, des conditions de paix honorables.

[21] *Page* 80, *vers* 23.

Frothal les a vus fuir sur le mont escarpé ;
Il frémit, etc.

Le caractère de ce jeune guerrier me paroît être une des plus heureuses conceptions d'Ossian. Fier, impétueux, passionné, Frothal réunit toutes les qualités, et même les défauts qu'exige Aristote dans le héros d'un poème. Ses vices peuvent être imputés à l'effervescence fougueuse de son âge ; mais c'est dans son ame grande et élevée qu'il a puisé les sentiments d'héroïsme qui le distinguent et ne se démentent jamais. La résolution qu'il prend de ne point survivre à la

défaite de son armée, lui fait pardonner d'ailleurs ce que sa conduite antérieure a pu avoir d'irrégulier. En général, Ossian se rapproche beaucoup d'Homère par la beauté, le nombre, la variété des caractères, et l'art de les mettre en scène.

[22] *Page* 81, *vers* 13.

Comala fut l'objet de ses jalouses larmes,
Hélas! et mon départ redoubla ses alarmes.

Utha ignoroit sans doute la mort de Comala, et craignoit que l'amour de Frothal pour cette fille de Sarno ne se réveillât.

[23] *Page* 81, *vers* 19.

D'une lance homicide armant son foible bras,
Elle l'avoit suivi dans l'horreur des combats.

Il n'est pas rare de voir dans Ossian de jeunes beautés revêtir l'armure des guerriers, et suivre en secret leurs amants au milieu des combats; mais bien différentes des héroïnes de l'Arioste et du Tasse, elles ne

cherchent point à se signaler par leurs exploits, ni à donner *des leçons de fierté* aux hommes. Le courage et le dévoûment dont elles font preuve sont toujours en rapport avec la foiblesse d'un sexe timide, mais susceptible de s'élever au-dessus de lui-même à force d'enthousiasme, et de triompher de la crainte par l'exaltation des sentiments généreux.

[24] *Page* 83, *vers* 5.

Fingal la vit, Fingal, sensible et généreux,
Retint, près de frapper, son bras victorieux.

Le caractère de Fingal est, dit Césarotti, l'un des plus parfaits qu'ait jamais inventés aucun poète. L'amour des hommes en fait la base. Fingal est passionné pour la gloire; mais pour cette gloire qui s'attache aux actions nobles, justes, bienfaisantes, utiles. Quoiqu'il soit le plus redoutable des guerriers, il n'aime cependant point la guerre; il se plaint même plus d'une fois d'être obligé

de passer sa vie au milieu des combats et du carnage. Ce n'est jamais que pour se défendre qu'il prend les armes, ou pour protéger la foiblesse et le malheur ; encore cherche-t-il à triompher plus par la générosité que par la force. Plein de tendresse pour les siens, de bonté pour les étrangers, de clémence pour les vaincus, il se montre tour à tour ami désintéressé, hôte généreux, ennemi magnanime.

Ajoutons à ce portrait si bien tracé, qu'aucun vice, aucune foiblesse, n'obscurcit l'éclat de tant de vertus. Ce caractère sublime ne se dément jamais; et quoique toujours élevé au-dessus de l'humanité, il n'a cependant rien de froid dans sa perfection idéale.

[25] *Page* 83, *vers* 17.

Debout près de Fingal, ces deux tendres amants,
Interdits et muets, baissent leurs fronts charmants.
Tels, etc.

« *They stood in silence, in their beauty,*

« *like two young trees of the plain, when the* « *shower of spring is on their leaves, and* « *the loud winds are laid* ». Ossian n'excelle pas moins dans les peintures gracieuses que dans les tableaux sombres et terribles. Comme tous les grands poètes, il avoit reçu de la nature cette heureuse flexibilité de génie qui se plie sans effort à tous les tons.

[26] *Page* 84, *vers* 15.

Aux murs de mon palais ton armure appendue,
Des rois mes successeurs réjouiroit la vue.

L'échange des armes étoit un usage établi de tout temps chez les peuples hospitaliers du nord. On le retrouve chez les Grecs et les habitants de l'Asie mineure au siécle d'Homère. Ce poète nous en offre un bel exemple dans l'Iliade. Diomède et Glaucus resserrent sur le champ de bataille, par l'échange mutuel de leurs armures, les liens d'hospitalité qui unissoient leurs familles.

« Τεύχεα δ' ἀλλήλοις ἐπαμείψομεν · ὄφρα καὶ οἵδε
« Γνῶσιν, ὅτι ξεῖνοι πατρώϊοι εὐχόμεθ' εἶναι »

Il. ch. vi.-230.

« Mais que de notre armure un solennel échange,
Au milieu des combats, fasse éclater aux yeux
Cette sainte amitié qui lioit nos aïeux. »

Traduction de M. Aignan.

[27] *Page* 85, *vers* 24.

Quand de l'amour fidèle exprimant les alarmes,
Le Barde fit parler la fille de Rinval,
La douce Crimora, etc.

Ossian, dit Macpherson, a fait preuve de goût dans le choix de cet épisode qui devoit doublement intéresser la jeune Utha par la ressemblance de sa situation avec celle de Crimora.

[28] *Page* 87, *vers* 9.

Demain, demain Dargo, terrible et furieux,
Vient de ces héros si fameux
Eprouver la valeur puissante.

Ce Dargo est Dargo le Breton, qui fut

tué dans la suite par Oscar, fils de Caruth. *Voy.* le poème d'Oscar et Dermid, pag. 121 de ce Recueil.

[29] *Page* 92, *vers* 15.

Et sous d'épais sourcils que hérisse la rage,
S'enfoncent ses terribles yeux.

Le texte dit : Ses yeux étoient comme deux cavernes dans un rocher. « *His eyes like two caves in a rock.* »

[30] *Page* 93, *vers* 11.

Mais, ô douleur ! le trait s'égare,
Effleure le flanc du barbare
Et va percer son tendre amant.

Césarotti se récrie sur l'étrange singularité de cette catastrophe. Il me paroît toutefois qu'elle est amenée avec assez de vraisemblance, et que la critique de l'illustre traducteur pouvoit s'appliquer avec plus de justesse au récit de la mort d'Arindal, dans le poème intitulé *les Chants de Selma*.

[51] *Page* 94, *vers* 19.

Trois jours entiers, Thura, dans la salle guerrière,
Vit les rois épancher la conque hospitalière.

« Les anciens Scots, dit M. Letourneur (Discours préliminaire, pag. 20. *Paris*, Dentu), buvoient dans de larges coquilles. « Voilà pourquoi l'on trouve souvent dans « les poésies galliques, *le roi des Coquilles*, « *la salle des Coquilles*. Il est difficile de dire « la liqueur qu'ils buvoient, et qu'ils appe- « loient *la force de la Coquille*. »

FAINASILLA.

[1] *Page* 100, *vers* 10.

Sois ce qu'étoient jadis aux champs de la victoire,
L'invincible Trenmor, effroi de ses rivaux,
Et le brave Trathal, ce père des héros.

Trenmor fut le chef de la famille de Fin-

gal. Trathal étoit fils de Trenmor, et aïeul de Fingal. Il est à remarquer, dit Césarotti, que ce dernier ne parle jamais de son père Comhal. Quelques passages des poésies galliques représentent Comhal comme un guerrier extrêmement féroce. L'humanité de Fingal devoit le rendre peu satisfait de la gloire de son père, et le silence qu'il garde sur son compte, équivaut à une respectueuse improbation de sa conduite.

[2] *Page* 100, *vers* 15.

Dompte, Oscar, le guerrier qui résiste à tes coups,
Mais épargne le foible embrassant tes genoux.

C'est le

Parcere subjectis, et debellare superbos,

de Virgile.

[3] *Page* 101, *vers* 8.

Des vallons de Cona je traversois les bois.

Cona, petite rivière que l'on croit être

celle qui coule aujourd'hui à travers la vallée de Glenco en Argyle-Shire.

OÏNA.

[1] *Page* 108, *vers* 11.

Viens, fille de Toscar, écouter mes accords.

Le nom de Malvina est devenu aussi célèbre parmi nous que celui de l'*Antigone* des Grecs. La reconnoissance d'Ossian a immortalisé à jamais cette femme sensible qui prodigua les soins les plus tendres à sa vieillesse, et à laquelle il eut le malheur de survivre.

[2] *Page* 108, *vers* 15.

Fingal vivoit encore, et de la fleur des ans
Le doux éclat brilloit sur mes cheveux flottants.

Le texte dit : « *While yet my locks were*

young ». Alors que mes cheveux étoient encore jeunes.

[3] *Page* 108, *vers* 17.

Aux lueurs de Cathlin rayonnante dans l'ombre.

Con-cathlin, nom d'une étoile. On ignore quelle étoit celle qu'on désignoit ainsi autrefois. Quelques personnes appellent aujourd'hui de ce nom l'étoile polaire.

[4] *Page* 108, *vers* 19.

Vers l'île de Furfed, souveraine des eaux,
Le Nord impétueux entraînoit mes vaisseaux.

Füarfed, île de la Scandinavie.

[5] *Page* 109, *vers* 3.

Descendu dans Colco, etc.

Col-coiled, petit golfe dans l'île de Füarfed.

[6] *Page* 109, *vers* 4.

J'envoie au vieux Malor le glaive de Fingal :
Le héros, d'Albion reconnoît le signal.

Albion est le nom général de la Grande-

Bretagne ; mais il est pris dans Ossian pour la partie occidentale de l'Ecosse où résidoit Fingal. *L'épée d'Albion* est donc l'épée de Morven ou de Fingal.

[7] *Page* 110, *vers* 9.

Que j'aime, dit Malor, tes généreux accents !
Ainsi de Crulloda la voix charme mes sens, etc.

Cruth-Loda, nom sous lequel le dieu Odin étoit adoré dans la Scandinavie.

[8] *Page* 112, *vers* 22.

Quel est ce beau guerrier, etc.

Chant d'Oïna.

[9] *Page* 114, *vers* 10.

Mais Loda maintenant, dans ses salles guerrières,
Loda les voit assis à ses joyeux festins.

Loda, palais aérien du dieu des Scandinaves, que l'on suppose être le fameux Odin.

OSCAR ET DERMID.

[1] *Page* 121, *vers* 1.

Ah ! pourquoi des regrets et des larmes d'un père,
Vouloir, ô fils d'Alpin, rouvrir la source amère ?

Il paroît que le fils d'Alpin étoit un Barde d'un rang inférieur, attaché à Ossian, et qui accompagnoit ses chants sur la harpe. C'est lui qui, dans le poème intitulé *Berrathon*, vient lui annoncer la mort de Malvina. Son père Alpin étoit un des principaux Bardes de Fingal, et Ossian parle avec éloge de son talent poétique.

[2] *Page* 122, *vers* 5.

Et que d'un voile obscur la tempête a couvert
Les sommets escarpés des rocs d'Ardannider.

C'étoit sans doute le nom d'une des montagnes de Morven; il n'en est point question ailleurs.

[3] *Page* 123, *vers* 1.

Dermid, Oscar, tous deux des braves le modèle,
N'eurent qu'un même cœur à l'amitié fidèle.

Ce Dermid n'est point le fils de Duthno dont il est parlé dans le poème de *Témora;* mais un autre guerrier, fils de Diaran.

[4] *Page* 123, *vers* 17.

Ses yeux d'azur brilloient pareils à deux étoiles
De la nuit pluvieuse illuminant les voiles.

Imitation d'Ossian. *Voy.* Oïna, pag. 107, vers 88, etc.

[5] *Page* 126, *vers* 18.

Elle dit, prend un dard, le plonge dans son cœur,
Et, sous le coup fatal chancelle, tombe et meurt.

C'est, remarque Césarotti, le seul exemple de suicide que l'on trouve dans les poésies d'Ossian, et cette particularité a pu faire croire au traducteur anglais qu'il n'étoit pas l'auteur de ce petit poème.

J'ajouterai qu'on y rencontre certaines expressions, telles que : *Ils moissonnoient* ensemble dans le champ de bataille. « They *reaped*, the battle together, etc..... » qui sembleroient indiquer en effet une époque plus rapprochée.

LA NUIT.

[1] *Page* 132, *vers* 8.

Et la biche des monts repose à ses côtés.

Le texte ajoute : « *She hears the wind in* « *his branchy horns. She starts, but lies* « *again.* » Elle a entendu le vent résonner dans son bois, je la vois qui se dresse avec effroi; elle se rassure et se couche sur la bruyère. (Traduction de M. Letourneur).

Ces détails m'ont paru de peu d'intérêt, et je les ai supprimés.

[2] *Page* 132, *vers* 13.

Les hôtes des forêts, les habitants des airs,
Muets dans leur réduit sauvage,
N'osent aux fureurs de l'orage
S'exposer dans les champs déserts.

« A l'exception, dit le texte, du renard et « de la chouette. L'une est perchée sur un « arbre sans feuilles, l'autre paroît dans un « nuage sur la cime du coteau.» «*But the owl and the howling fox. She on a leafless tree; he in a cloud on the hill.* »

Il a déjà été question plus haut de la chouette.

[3] *Page* 134, *vers* 8.

De l'étroit sentier des coteaux
Descendent pêle-mêle au rivage des eaux
Le coursier, la génisse et la chèvre timide.

Le texte ajoute : « *They tremble as drives « the shower, beside the mouldering bank. « The hunter starts from sleep, in his lonely « hut. He wakes the fire decayed. His wet*

« *dogs smoak around him. He fills the chinks*
» *with heath. Loud roar two mountain-*
« *streams which meet beside his booth. Sad*
« *on the side of a hill , the wandering shep-*
« *herd sits , etc.* »

« Battus par la pluie, ils tremblent auprès
« du bord qui s'écroule. Le chasseur se ré-
« veille brusquement dans sa hutte soli-
« taire, il rallume les dernières étincelles
« de son foyer. Ses dogues humides et fu-
« mants se rangent autour de lui. Il presse
« la bruyère dans les crevasses de sa cabane :
« deux torrents descendent de la montagne,
« se choquent et se mêlent en mugissant. Le
« berger égaré s'assied, etc. » (Traduction de Letourneur).

J'ai supprimé ce tableau du chasseur, en conservant celui du pâtre, que j'ai lié à ce qui précède. De cette manière l'intérêt est moins divisé, et la marche de la description plus rapide. Il sera d'ailleurs question plus bas du chasseur.

[4] *Page* 135, *vers* 5.

Mais la pluie a cessé ; dans la vallée humide
Souffle par intervalle un vent froid et rapide.

On lit dans le texte: « *Streams roar, and* « *windows flap. Cold drops fall from the* « *roof.* » « Les torrents grondent, et les fe- « nêtres retentissent. Des gouttes froides « tombent du toit. »

Je n'ai pas besoin de faire observer combien ces derniers traits sont foibles à côté de ce qui précède.

« Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire. »

[5] *Page* 135, *vers* 13.

Le vent s'est déchaîné sur le lac orageux.

Ce tableau du lac agité est précédé dans le texte d'une nouvelle description de l'orage ; mais le poète n'y fait que répéter foiblement tout ce qu'il a déjà dit, ainsi que le lecteur peut en juger.

« *The wind still sounds between the hills:*
« *and whistles through the grass of the*
« *rock. The firs fall from their place. The*
« *turfy hut is torn. The clouds divided, fly*
« *over the sky, and shew the burning stars.*
« *The meteor, token of death! flies sparkl-*
« *ing through the gloom. It rests on the*
« *hill. I see the withered fern, the dark-*
« *browed rock, the fallen oak. Who is that*
« *in his shrowd beneath the tree, by the*
« *stream?* »

« Le vent continue de mugir dans le creux des montagnes, et de siffler dans le gazon des rochers. Les sapins tombent déracinés; la cabane de chaume est emportée; les nuages volent partagés au travers des cieux, et laissent voir par intervalles les étoiles qui étincellent. Le météore, présage de la mort, voltige et brille dans l'épaisseur des ombres; il s'arrête au haut de la colline; je vois à sa clarté la fougère desséchée, le noir sommet du rocher, le chêne renversé! Quel est

celui que je vois près du torrent, enveloppé de ses vêtements funèbres ? » (Trad. de M. Letourneur).

J'ai cru devoir supprimer tant de détails stériles, et passer de suite au tableau de la tempête sur le lac. C'étoit le seul moyen d'éviter la monotonie, et de ne pas lasser tout-à-fait l'esprit du lecteur fatigué sans doute de cette continuité de descriptions sur le même sujet.

[6] *Page* 137, *vers* 2.

Et dans l'ombre apparoît la lune rayonnante.

Le texte ajoute : « *Trees glister ; streams* « *shine on the rock. Bright rolls the settled* « *lake ; bright the stream of the vale.* »

« A sa clarté brillent les arbres, les ro- « chers, le lac tranquille, et le torrent du « vallon. »

Toujours le même abus du genre descriptif.

7 *Page* 141, *vers* 11.

Comme eux nous passerons, etc.

Ces réflexions sur la briéveté de la vie, et le prompt oubli qui accompagne l'homme au tombeau; cette invitation mélancolique de se livrer au plaisir, et de profiter d'un temps qui ne revient plus pour nous, sont tout-à-fait dans le goût antique, et paroissent échappées à la plume du poète philosophe et voluptueux de la cour d'Auguste.

FIN DES NOTES.

EXPLICATION

DE QUELQUES NOMS GALLIQUES

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

Albion ou Albin.....	Haute terre ; ancien nom de la Grande-Bretagne.
Alpin (Alp-in).....	Pays montagneux.
Armin.....	Héros.
Balclutha.....	Ville du Clutha. *Voy.* ce mot.
Branno ou Bran.....	Torrent de la montagne.
Calmor (Cear-mor)....	Homme grand et noir.
Carmora (Carn-mor)...	Haute colline pleine de rochers.
Carthon.....	Murmure des vagues.
Cathlin (Con-cathlin).	Doux rayon des flots.

Clutha..... Serpentant. Ancien nom du Clyde, rivière d'Ecosse.

Cathula..... OEil de la bataille.

Colgar (Colg-er)..... Guerrier au regard superbe.

Colma (Cul-math)..... Femme à la belle chevelure.

Comala..... Vierge au beau front.

Crimora (Cri-mora).... Cœur généreux.

Cromla (Crom-leach).. Ancien nom d'une montagne de l'Ulster. Ce mot signifioit chez les Druides un lieu consacré au culte divin.

Crona..... Murmurant.

Cronal (Cronnan)..... Son lugubre.

Cuthullin (Cuth-Ullin). Voix d'Ullin.

Dargo..... Chevelure ardente.

Erin (Ear-in)..... Ile d'Ouest ; ancien nom de l'Irlande, composé de deux mots, *Ear* ou *Iar*, Ouest, et *In*, île.

Fovargormo (Faobhar-
Gorm) ..... La pointe bleue de l'acier.
Fils du roi de Croma.
Fura (Fuar-a)..... Ile glacée.

Inisfail (Innis-fail).... Ile des Fails; ancienne dénomination de l'Irlande, du nom de ses premiers habitants.
Inistore (Innis-tore)... Ile des Baleines.

Lora..... Bruyant.
Lubar (Labhar)..... Retentissant.
Lutha..... Rapide.

Malvina..... Visage doux et agréable.
Minona (Min-onn).... Air tendre.

Morar (Mor-er)..... Homme grand.
Morven..... Chaîne de hautes collines.

Romar (Roth-mar).... Bruit de la mer avant la tempête.
Salgar (Seagl-er)..... Chasseur.

Selma. . . . . Belle vue; nom dérivé de *Selama.*

Sifadda (Sith-fadda). . . Qui marche à grands pas.

Strutha. . . . . Rivière qui se divise en plusieurs branches.

Trenmor. . . . . Grand et puissant.

Vinvéla (Bhin bheul). Voix mélodieuse.

TABLE.

	Pag.
Avis de l'Editeur.	v
Hymne au Soleil.	3
Croma.	9
Le Char de Cuthullin.	23
Les chants de Selma.	31
Chant sur les ruines de Balclutha. . . .	53
Carric-Thura.	59
Fainasilla.	99
Oïna.	107
Oscar et Dermid.	121
La Nuit.	131
Notes.	145
Explication des noms Galliques, etc. .	195

FIN DE LA TABLE.

OEUVRES

OEUVRES

IMPRIMERIE DE G. DOYEN,
Rue Saint-Jacques, N. 38.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00168259 1